Rappel de votre demande:

Format de téléchargement: : **Texte**

Vues **1** à **146** sur **146**

Nombre de pages: **146**

Notice complète:

**Titre :** Auguste Dorchain, 1857-1930 : le dernier poète parnassien / préface de M. René Doumic,...

**Auteur :** Delval, Émile (18..-19..). Auteur du texte

**Éditeur :** O. Masson (Cambrai)

**Date d'édition :** 1931

**Contributeur :** Doumic, René (1860-1937). Préfacier

**Sujet :** Dorchain, Auguste

**Type :** monographie imprimée

**Langue :** Français

**Langue :** language.label.français

**Format :** 1 vol. (VIII-116 p.) : portrait ; in-8

**Format :** application/pdf

**Format :** Nombre total de vues : 146

**Droits :** domaine public

**Identifiant :** [ark:/12148/bpt6k9668895n](http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k9668895n)

**Source :** Bibliothèque nationale de France, département Philosophie, histoire, sciences de l'homme, 8-LN27-64056

**Relation :** <http://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb34158079b>

**Provenance :** Bibliothèque nationale de France

**Date de mise en ligne :** 04/04/2016

Le texte affiché peut comporter un certain nombre d'erreurs. En effet, le mode texte de ce document a été généré de façon automatique par un programme de reconnaissance optique de caractères (OCR). Le taux de reconnaissance estimé pour ce document est de 99 %.  
[En savoir plus sur l'OCR](http://gallica.bnf.fr/html/und/consulter-les-documents)

Chanoine E. DELVAL

Ue ctarnier Poète Parnassien

Augure DORCHAIN

1857 -1930

Préface de Monsieur RENÉ DOUMIC

Secrétaire Perpétuel de l'Académie Française

CAMBRAI

LIBRAIRIE OSCAR MASSON 1931

LE DERNIER POÈTE PARNASSIEN AUGUSTE DORCHAIN 1857 - 1930

Osear \)AS!o'< lib.-éJit., un.bri ..

Chanoine E. DELVAL

t Le dernier Poète Parnassien

>

Atîgulte DORCHAIN

1857-1930

Préface de Monsieur RENÉ DOUMIC Secrétaire Perpétuel Je l'Académie Française

CAMBRAI

LIBRAIRIE OSCAR MASSO^

1 931

PRÉFACE

C'est à l' E cole Normale, O1l j'achevais ma troisième année, que j'ai entendu parler pour la première fois d'August,e Dorchain. Il y a de cela exactement un demi-siècle. Un de nos maîtres de conférences, Gabriel Monod, chargé du cours d'Histoire, ne se contentait pas de nous initier aux plus sévères méthodes de l'érudition : il avait souci d'exercer sur nous une sorte de direction morale. La Jeunesse Pensive venait de paraître, et sans doute lui avait été signalée par son grand ami SullyPrudhomme. Il nous apporta ce livre qui lui semblait un témoignage du plus haut prix sur l'état d'âme de la jeunesse d'alors. Cette jeunesse, nous en étions. Nous lûmes avec ferveur ces vers d'un poète qui avait notre âge et en qui nous pouvions nous recormaître.

Depuis lors je n'ai cessé de suivre Auguste Dorchain dans sa carrière d'écrivain, de prendre ma part de ses succès et de ses échecs, de m'associer à ses projets et à ses rêves. Cette sympathie intellectuelle ne pouvait manquer de se changer en une amitié durable. Cette amitié qui, elle aussi, II traversé près d'un demi-siècle, n'a connu aucun nuage. Je lui dois d'avoir été choisi pour recommander au lecteur les pages où le biographe d'Auguste Dorchain trace du poète et de l'homme

un portrait ei parfaitement ressemblant, d'une note si délicate et si juste'.

Le poète s'était formé dans l'admiration et sous l'influence de Sully-Prudhomme. Il n'a ambitionné toute sa vie d'autre honneur que d'en être le fidèle disciple. Comme son maître, il a estimé que la poésie ne saurait avoir d'objet plus souhaitable que d'exprimer les nuances d'une sensibilité raffinée et inquiète. Comme lui, il n'a voulu savoir que son âme, qui transparaît dans la limpidité de son vers.

S'il n'a pas ouvert à la poésie des voies nouvelles, — et il ne s'y est pas efforcé —, il n'en a pas moins sa plue dans l'histoire de notre poésie. Il a été de ceux qui entretiennent la flamme, qui l'empêchent de s'éteindre, qui transmettent à d'autres l'étincelle sacrée. Grâce, à eux la tradition ne s'interrompt pas. flette tradition, Dorchain en avait le culte raisonné. Elle lui a inspiré cet Art des vers qui est un des meilleurs guides à qui puisse se, confier un apprenti désireux de connaître les secrets du métier.

Le seul point sur lequel je veuille insister, c'est qu'au rebours de tant d'écrivains qu'on OIUrmit tort d'apercevoir à travers leurs écrits, vers ou prose, Dorchain a été l'homme de son œuvre. L'idéal qu'il y dessine, c'est celui qu'il a, sans s'y efforcer et par le mouvement naturel de son âme, réaMsé dams sa, vie. Pas d'œuvre d'une inspiration phis élevée, mais aussi pas d'œuvre plus sincère. Comme il a chanté, il a vécu. Le plus accompli de.. ses poèmes et- le plus pur, c'est encore celui de sa vie.

Il avait épousé une femme charmante, avec qui il . était dans une entière communamté de goûts. Il eut le rare mérite de comprendre son bonheur et de- s'en

rendre digiie. -le n'ai pas connu de ménage plus uni que le sien : il faisait mentit. la boutade fameuse qui veut qu'il y ait de bons mariages, qu'il n'y en ait pas de délicieux. Le poète, et l'artiste dont il avait fait sa compagne, vibrante et convaincue, allaient vivre uniquement pour l'art qui était leur commune passion.

De l'homme de lettres, Auguste Dorchain avait; toutes les plus belles qualités, il n'avait aucune des mesquineries. Sa modestie n'était pas feinte, et c'est de tout cœur qu'il jouissait du succès des autres. Sans doute souffrit-il de ne pas obtenir la récompense qui eût été le couronnement de sa carrière : l'Académie Française, qui lui avait si souvent témoigné son estime, ne lui accorda pas parmi ses membres la place dont il était digne. Il n'en conçut pas d'amertume. Sa vieillesse s'écoulait sereine. et toujours indulgente, au 1nilien des livres et des souvenirs, dans le logis oÙ s'était abrité son bonheur domestique, entre le théâtre de l'Odéon, où l'on venait de reprendre Conte d'Avril, et ce jardin. du. Luxembourg dont les allées lui renvoyaient l'image de sa jeunesse.

Le dimanche 2 février, il était venu de sa rue Garancière dans le salon ami de la, rue du Pré-auxClercs où il avait ses habitudes. Il avait causé de toutes choses avec sa bonne grâce et sa verte coutumières. Tous ceux qui l'ont connu savent qu'il était resté très jeune d'esprit comme de tournure; aucune de ses facultés n'était atteinte : la vue n'était pas moins perçante, l'oreille n'était pas moins fine et il avait gardé toute sa vivacité d'allures. Nul n'était plus attentif aux traîtrises de la rue moderne. Aussi,

comme chaque dimanche, nous lui avions confié, pour le ramener chez lui, un de nos amis atteint de la cataracte : cela nous tranquillisait de le mettre sous la garde de Dorchain que nous savions prudent et toujours en éveil contre le danger automobile... En apprenant, le jeudi suivant, le brutal accident, notre stupeur égala notre affliction. Une mort tragique terminait l'existence la plus paisible et la plus unie. Son horreur nous rend plus chère la mémoire du pur poète, de l'ami charmant, de l'homme délicieux qui fut toute noblesse et toute douceur.

René Douane,

de l'Académie Française.

AVANT-PROPOS

Les membres de la Société d'Emulat'ion de Cambrai ont désiré une notice sur Auguste Dorchain qui fut à la fois leur concitoyen par la naissance et leur collègue comme membre de leur Compagnie. Celui auquel ils ont confié le soin de Vécrire s'excuse de tout ce que cet essai biographique peut avoir d'incomplet et d'impa)-fait : le défunt n'a laissé que des parents éloignés, ses papiers ont été dispersés dans la vente aux enchères et les documents n'abondent pas.

Il exprime sa particulière reconnaissance à M. Jean de la Rocca, exécuteur testamentaire de Dorchain, M. l'abbé Bethléent, Directeur de la Revue des Lectures, M. Jean Ott, Directeur de la Revue Septentrionale, qui ont bien voulu lui ouvrir leurs dossiers, — à M. l'abbé Potelle, cousin du poète, MM. Albert-Emile Sorel et Eugène Laine, ses amis, qui 1m ont communiqué, le premier un certain nombre de lettres, les autres d'intéressants souvenirs ou renseignements.

Leur appoint a été infiniment précieux pour llL documentation de l'auteur qui les en remercie chaleureusement.

Il tient surtout à dire sa très vive gratitude à M. René Doumic, de l'Académie Française qui, avec une infinie bonne grâce, a daigné faire à ce modeste travail le très grand honneur d'en écrire la. préface, et a rendit ainsi à la mémoire d'Auguste Dorchain un suprême et précieux hommage.

LE DERNIER POÈTE PARNASSIEN

AUGUSTE DORCHAIN

1857-1930

Il y a peu d'exemples dans notre littérature de vie aussi harmonieuse dans sa simplicité, dans sa régularité, dans sa noblesse que celle de notre illustre compatriote et confrère le poète Auguste Dorchain.

Elle se passa, calme et digne, presque tout entière dans la capitale. Elle n'eut pas les désenchantements de celle de Vigny ; elle ne fut pas traversée par des orages et des déchéances, comme celle d'Alfred de Musset ; elle ne connut pas non plus les éblouissements de la grande gloire, ainsi que celles de Lamartine ou de Victor Hugo : elle resta dans une lumière atténuée, un peu comme celle de ses amis Sully-Prudhomme et François Coppée. Sa notoriété fut discrète : s'il ressentit parfois la mauvaise humeur de quelques critiques hargneux et injustes, il ne connut pas le dénigrement systématique, pas plus d'ailleurs que les succès triomphants. Le grand public qui vibre toujours aux beaux sentiments exprimés en de

beaux vers, les jeunes auxquels il fut toujours bienveillant, paternel même, les nombreux amis que lui conquirent sa chaude amabilité, ses confrères du Parnasse eux-mêmes (et pourtant, si l'on en croit Horace, rien n'est plus irascible que la race des poètes) n'eurent pour lui que de la sympathie et de l'admiration.

CHAPITRE 1

Enfance et Jeunesse (1857-1869)

Naissance et premières années. — Mort de M. Dorchain père. — Le lycée de Rouen. — L'exil à Gand. — La classe de Seconde et le père Boucq. — Les études de droit et le service militaire. — Dorchain à 21 ans.

Auguste Dorchain naquit le 19 mars 1857, à deux heures du matin, à Cambrai, rue des Liniers, dans la maison qui portait, avant la destruction de cette rue par les Allemands (1), le numéro 47, et qu'occupait, au moment de l'évacuation de Cambrai, M. Morel, successeur de M. Caron-IJelong, serrurier-poêlier.

Il était fils et premier-né d'Augustin-Joseph Dorchain, âgé de 28 ans, négociant à Elbeuf, et de Caroline-Augustine Fleury, sans profession, âgée de 20 ans.

C'est dans la maison de son grand-père maternel qu'il vint au monde, et ce fut ce dernier, HubertJoseph Fleury, âgé de 48 ans, négociant au n° 47 de la rue des Liniers, qui, le même jour, à 4 heures de relevée, déclara sa naissance au maire de Cambrai, M. Petit-Courtin, officier de l'Etat-Civil,

(1) En octobre 1918, avant de quitter la ville de Cambrai dont ils avaient évacué la population, les Allemands en détruisirent tout le centre au moyen de bombes à retardement et par l'incendie.

en présence des deux témoins exigés par la loi et qui furent MM. Charles Delcourt, 36 ans, négociant, et Félix Fiévez, marchand-horloger, 32 ans, tous deux habitants de Cambrai.

La jeune maman était venue faire ses coucher dans la maison où elle-même était née. Elle avait encore à Cambrai son père, sa mère, et aussi ses grands-parents dont le jardin, route de Solesmes, avec ses fleurs et ses fruits, fut un des premiers émerveillements de l'enfant.

Le père du futur poète, fils lui-même de Robert Dorchain et d'Angélique Ringeval, tous deux de Banteux, était originaire de cette dernière commune : sur ses livres de classe, plus tard, Auguste lira ces lignes naïves, écrites d'une encre pâlie :

Dorchain Augustin est mon nom,

Banteux (près Bonavis) ma demeure,

France ma nation,

Jésus-Chriat mon Sauveur,

Monsieur Guimbart, de Cambrai, mon professeur.

Il avait donc fait ses études dans notre ville. Sa femme aussi, car elle était élève de l'Institution dirigée par Melle Bourgeois. Sur un cahier rose de cet établissement, elle avait copié à main posée, les plus belles pièces de vers que le hasard des lectures lui avait fait rencontrer : les Stances à du Périer y voisinaient avec la Feuille desséchée, d'Arnault, et le Jeune Malade, de Millevoye, avec les Roses, de Marceline Desbord es-Valmore, la poétesse douaisienne.

Son mari partageait son amour des vers : avec ses économies, il avait acheté, par livraisons, les

oeuvres, poétiques de Lamartine : dans cette édition Auguste lut pour la première fois, avec ravissement, les Méditations et les Harmonies. Quoi d'étonnant à ce que de bonne heure se soient formées l'oreille et la sensibilité du poète 1

Quelques mois après la naissance d'Auguste, Mme Dorchain regagna Elbeuf où son mari était établi. L'enfant quitta donc sa ville natale, mais il devait la revoir souvent, car il y revenait à chacune de ses vacantes : nous aurons l'occasion d'en parler plus loin.

Le malheur n 'allait pas tarder à frapper le jeune ménage : l'enfant avait trois ans quand il perdit son père. M. Dorchain était venu à Cambrai : il y avait rencontré chez ses beaux-parents le frère de sa femme qui sortait de Saint-Cyr et allait rejoindre la garnison qui lui avait été assignée, Strasbourg. Il prit le train pour Elbeuf où l'attendait Mme Dorchain : un accident de chemin de fer (1), près de Fresnoy-le-Grand, lui coûta la vie : on le trouva inanimé sous les débris de son wagon : c'était le 29 décembre 1859, à dix heures du soir.

Sa veuve n'avait que 23 ans : elle concentra toute son affection sur son fils et sur sa fille Anna, née après Auguste.

Quand l'enfant fut en âge de commencer ses études, on le mit à l'école primaire d'Elbeuf. Puis sa mère se remaria, et d'accord avec son second mari, M. Bazin (2), qui témoigna toujours

(1) Et non. un accident d'auto, comme le dit gravement, lors de la mort du poète, un grand journal de Paris. Des Rutos en 1859!

(2) De ce second mariage naquit une fille, Charlotte.

beaucoup de sollicitude pour lui, elle le plaça au lycée impérial (plus tard lycée Corneille), à Rouen : Auguste n 'avait que huit ans.

A cet âge, une première séparation est dure. En le voyant un peu triste, l'excellent proviseur lui dit, en lui tapotant les joues : « Sois fier, mon petit. Ne sais-tu pas que cette maison est le collège où autrefois Corneille fit ses études ? le grand Corneille ! Oui, dans les classes où il travailla, tu travailleras ; dans les cours où il a joué, tu joueras, et tu prieras, le dimanche, dans la vieille chapelle où il a prié ».

Le bambin ne connaissait pas très bien, peut-être, ce célèbre ancien qu'exaltait ainsi M. le Proviseur, mais il eut tout de suite pour lui un très grand respect et il se mit sous sa protection. Ce jour-là commença le culte que Dorchain voua à l'auteur du Cid, alors que sa sensibilité, son lyrisme, son sens de l'harmonie devaient le rapprocher du doux et tendre Racine.

Corneille allait devenir son dieu, un dieu auquel il consacrera plus tard l'une de ses plus belles poésies : la Jeunesse à Corneille, l'un de ses plus beaux livres en prose : Pierre Corneille.

Un petit livre le lui révéla bientôt, et voici en quels termes il en parle : « C'était son Feugère, comme il l'appelait, c'est-à-dire les Morceaux choisis des classiques français, annotés par Léon Feugère, et si justement honorés d'une lettre écrite à l'auteur par S. E. M. Fourtoul, ministre de l'Instruction publique et des Cultes, car il y avait là, on ne peut mieux choisies, soixante pages de Corneille. Humble et cher bouquin scolaire, que

la librairie Jules Delalain marquait de ses deux cigognes. bouquin si rempli de magiques vertus que l'écolier, la journée finie, l'emportait encore au dortoir pour le relire à la lueur clignotante et fuligineuse de la lanterne ; puis, le drap relevé au-dessus de sa tête, il s en redisait les vers appris par cœur, peuplant d'images et de sonorités héroïques son étroit réduit d'ombre et de silence. ruelle fortune ce sera lorsque, au passage dans les classes supérieures, on lui mettra entre les mains le Théâtre classique où il trouvera non plus de simples fragments, mais quatre chefs-d'œuvre entiers de Corneille ! » (1)

tën 1870, les Allemands menacèrent la Normandie et le général M anteuffel approchait de Rouen : un certain nombre d'habitants de la région fuient devant l'invasion : Mme Dor-chain est du nombre. Avec ses trois enfants elle se réfugie en Belgique, à Ci and : l'Athénée Ko val reçoit parmi ses élèves le jeune Auguste, âgé de treize ans, qui se console de l'exil en relisant son poète favori : « IÆ soir, dit-il, sous l'abat-jour de la lampe unique, entre ses petites sœurs que gagne le sommeil et sa mère qui cherche anxieusement des nouvelles de France dans la dernière édition de l'Indépendance belge ou de l'Etoile belge, il s'exalte pour refouler sa mélancolie, en relisant le Cid et Horace, tandis que dans la rue, se tenant par le bras et chantant, passent des bandes d'ouvriers qui, parmi des chansons flamandes, font alterner, non sans quelque

(1) Auguste Dorchaiu : Pierre Corneille, Avant-Propos, page 2.

lenteur, mais d'une voix si juste et si chaude, leur Brabançonne et notre Marseillaise. » (1)

Le triste traité de Francfort est signé : la famille revient à Rouen : la ville doit subir encore, durant six mois, le contact du corps d'occupation allemande, en attendant le paiement des milliards, exigés par les vainqueurs. Auguste rentre au lycée. Ce qu'il était alors, son ami, M. Eugène Lainé (2), nous le dira : « Il était sage, calme, avec des mouvements d 'enthousiasme. » « Te souviens-tu, m'écrivait-il, que nous construisions d.es forts avec des plateaux de bois, que nous fabriquions des bombes en terre glaise, avec dedans de l'encre bien noire ? » On se figure difficilement le bon Dorchain, noircissant un de ses adversaires, même pour rire. « Je l'aimais, continue M. Lainé, parce qu'il s'occupait de moi comme un autre grand frère, parce qu'il me contait de belles histoires : il en savait de merveilleuses. Il avait écrit un roman de cape et d 'épée sur un grand cahier de papier ministre, illustrations d'Emile Lainé. Son héros, Othon de Kervadec, accomplissait des prouesses extraordinaires et, de son sabre, pourfendait ses ennemis les Sarrasins. Il était alors en quatrième, dans la classe de M. Deleau ». Cet ouvrage ne connût jamais les honneurs de l'impression.

Vers cette époque, la grande tragédienne Mne Agar

(1) Auguste Dorchain : Pierre Corneille, Avant-Propos, page 3.

(2) M. Eugène Lainé, ancien notaire à Tours, originaire d'Elbeuf, a passé, ainsi que ses frères, toute son enfance avec Auguste Dorchain. Leurs maisons étaient assez voisines, et les deux familles intimement liées. :

vint jouer à Rouen la tragédie à'Horace où elle remplissait le rôle de Camille : le lycéen ne manqua pas d'aller applaudir la pièce et son interprète.

Une telle âme était toute préparée à subir l'empreinte du professeur de Seconde, François Bouquet, que ses élèves appelaient irrévérencieusement « le père Boucq ». C'était un corneilliste de première valeur, très féru du grand poète sur lequel il publia de remarquables travaux, notamment un gros ouvrage de premier ordre, les Points obscurs de la vie de Corneille. Il était l'homme le plus qualifié du monde pour le faire aimer par ses élèves. Non content d'analyser ses chefsd'œuvre, de les -commenter, d'en faire voir les beautés de fond et de forme, il veut les faire admirer davantage encore par l'appoint de la déclamation, et distribuant les rôles entre ceux qui ont la meilleure diction, il donne en classe des représentations des plus belles scènes : c'était une fête pour tous. Le dernier jour de l'année scolaire, il leur adresse ces paroles : « Mes amis, quand vous ne m'aurez plus, vous continuerez, n'est-ce pas, de pratiquer et d'aimer Corneille. Il n'y a pas de nourriture plus saine et plus forte ; promettezmoi de vous en souvenir, et alors, vous qui êtes jeunes, vous ne voudrez pas rester longtemps des vaincus. »

Comment, à pareille école, et bercé par des vers qui sont parmi les plus beaux qui existent, le jeune homme n'aurait-il pas eu l'idée de s'essayer, lui aussi, dans la poésie ? Il cultiva les Muses, en effet, au grand désespoir de ses maîtres, dont l'un donne à son sujet cette appréciation désolée : « Bon élève,

mais aurait de meilleures notes s'il ne faisait en classe des vers et des pièces. »

Le culte des Muses ne l'empêcha pourtant pas de passer son baccalauréat. Qu'allait-il devenir, ses études classiques terminées ? Ses camarades avaient depuis longtemps un objectif, une carrière en vue. « Chacun d'eux, écrivait-il, cherchait sa voie particulière et s'y engageait avec audace. » Lui ne cherchait rien. Il se résigna à faire son droit et s'installa dans une chambre d'étudiant au sixième étage, à l'angle de la rue Racine et du boulevard Saint-Michel, en plein quartier latin.

Bientôt sonne l'heure du service militaire. Auguste fait son volontariat à Vincennes et porte l'épaulette blanche des soldats d'administration. Le fort était alors commandé par le colonel TeJTssier, le héros du siège de Bitche, qui le protégea, l'encouragea, le reçut chez lui : plus tard Dorchain lui témoignera sa reconnaissance en lui dédiant le chant militaire qu'il compose pour la Jeanne d'Arc de Widor, représentée à l'Hippodrome, pour la première fois, le 23 juin 1890.

Lorsqu'il eut déposé le sabre pacifique des Riz-pain-sel, il retourna à la Faculté de Droit avec résignation. Dans sa chambrette d'étudiant, alors sur la montagne Sainte-Geneviève, au n° 16ter de la. rue Censier, il remettait au net sur ses cahiers, de sa haute et élégante écriture, les notes prises au cours de Droit civil de Beudant, de Droit criminel de Léveillé, mais il continuait aussi à rêver à la Muse et à écrire des vers, et ses pensées s'envolaient bien loin des recueils de Dalloz et du maquis du Code pénal.

« Déjà, nous écrivait M. Eugène Laine, Auguste Dorchain se présentait tel qu 'il devait être pendant sa vie : la figure fine et souriante, l'allure paisible et tranquille, très peu sportif, plongé dans ses bouquins, réfléchissant sur ses lectures, indiquant •ce qui lui avait plu, ce qu'il avait trouvé charmant, humant, pour ainsi dire, ce charme pour l'ajouter aux idées pleines de charme qui se formaient en lui. Si par hasard on l'entraînait dans une partie de chasse, il n'emportait pas un fusil, mais un livre dans sa poche. » Ce dernier trait est exquis et digne de celui qui 11 'aurait voulu faire de mal à personne, pas même au gibier. Il nous rappelle Pline le Jeune, s'en allant à la chasse au sanglier, sans emporter autre chose que ses tablettes de cire et son stylet, et se disant qu'il lui importait peu de rentrer les mains vides, pourvu que ses tablettes fussent pleines de notes.

L'Odéon était près de chez lui : Dorchain le fréquentait aussi souvent que le lui permettaient ses loisirs et sa bourse, et il y rêva peut-être de drames futurs. Le jardin du Luxembourg n'était pas loin non plus, et il y trouva sans doute, au milieu de la verdure et des oiseaux, dans un calme et une solitude relatives, quelques-unes de ses inspirations. Il ne hante pas les cafés ni les lieux de plaisir : il travaille, il médite, il aligne des rimes. Le Pandecte et les Digestes ont moins d'attraits pour lui que les cercles littéraires où il commence à fréquenter assidûment.

Il est à croire que le Droit ne tint pas rancune aux Lettres d'être quelque peu délaissé, car Auguste Dorchain conquit sa licence. « C 'était, écrit joliment

M. Eugène Lainé (1) le moment de choisir une carrière. Ferait-il un stage dans une étude comme Balzac, comme Sully-Prudhomme ? dans l'administration, comme Maupassant, André Theuriet 1 Serait-il magistrat ? Du haut du siège du ministère public demanderait-il la tête d'un accusé, lui, le doux, le paisible Dorchain ? Il fut sourd à l'appel de Thémis. Il écouta la Muse... Elle le conduisit au Parnasse... Il avait trouvé sa voie. »

(1) Figaro, du 28 juillet 1930. Article sur Auguste Dorchain.

CHAPITRE II

Les Débuts littéraires (1879-1888)

Les premières œuvres. — La Jeunesse pensive (1881). — L'Odéon et la Jeunesse (1882). — A Alexandre Dumas (1883). — Conte d'Avril (1885). — Maître Ambras (1886). — Mariage (1887). — A Racine (1888).

Les premiers sourires de la Muse furent discrets, mais encourageants pour Dorchain. Timidement il se risque à porter des vers ou des articles à quelques revues, la Plume, la Nouvelle Revue, l'Artiste ; ô joie ! tout de suite ils sont acceptés, et voilà que le public leur fait un accueil flatteur. Mieux encore : Sully-Prudhomme a discerné ce jeune homme qui deviendra son disciple préféré, et il lui prodigue son affectueuse sympathie ; François Coppée, toujours secourable aux jeunes, l'encourage de son côté et lui donne ses conseils (1). Dorchain ose réaliser son rêve : se faire éditer.

(1) Dans un article du Figaro (10 février 1930), M. Paul Bourget a délicatement parlé des relations affectueuses qui unissaient les trois poètes. C'était, dit-il, « la mise en action d'un sentiment qui devient de plus en plus rare dans la rude bataille littéraire d'aujourd'hui : une généreuse réciprocité de sympathie entre des aînés en pleine possession de leur talent et un cadet venu à eux dans les heures incertaines de son premier effort. Aucune intrigue, aueune flatterie dans ces visites constantes de Dorchain, rue Oudinot et rue du Faubourg-Saint-Honoré. C'est là qu'habitaient Coppée et

En 1881 paraît chez Leinerrc, dans le format coquet de la maison, un volume de vers qui porte .ce titre : la Jeunesse pensive, par Auguste Dorchain. Le nom n'est plus inconnu et l'ouvrage s'honore d'illustres parainages : Coppée en a

Sully, chacun dans un appartement comme choisi à sou image. L'auteur des Humbles occupait un rez-de-chaussée donnant sur des vastes jardins, aujourd'hui en train de disparaître, qui faisaient du noble faubourg un petit coin de province française. Ce décor -de demi-banlieue convenait si bien à ce Parisien dont la bonhomie spirituelle se doublait du plus pénétrant esprit d'observation. Sully-Prudhomme, lui, avait sur la rive droite une installation de grand bourgeois. Il en était yn au meilleur sens de ce terme qui résume de si belles qualités intellectuelles et morales. L'un et l'autre retrouvaient dans Auguste Dorchain la ferveur qu'ils avaient eux-mêmes quand ils écrivaient l'un le Passant, l'autre les Stances et Poèmes. Ils ne lui demandèrent ni l'un ni l'autre de l'imiter dans ses premiers vers, ni de servir leur gloire dans les cénacles ou les journaux, et lui ne leur demandait pas de l'aider dans sa carrière. Je crois les entendre, de par delà les années, eux récitant à leur jeune confrère des fragments de quelque œuvre nouvelle, lui, soumettant à leur indulgente mais sincère critique ses premiers espoirs. Que j'ai assisté là, un peu plus âgé que Dorchain, à des entretiens d'une intimité intellectuelle comme j'imagine qu'il y en avait une, au même moment entre Flaubert et Maupamant t Je ne sais rien de plus émouvant que l'atmosphère de fraternité bienfaisante d'un côté, déférente de l'autre, qui se respirait autour de ces maîtres et cet élève,.. Ces rapports cordiaux entre aînés et cadets sont moins fréquents dans le monde littéraire à l'époque présente, à en juger par le ton des jeunes revues et de la presse d'avant-garde. La concurrence vitale entre les générations semble devenir plus âpre à mesure que la publicité grandissante donne au succès des allures dévoratrices... Qu'il soit permis de se complaire au souvenir d'une époque où une communauté de l'Idéal et un respect partagé créait, d'une équipe à une autre, des relations eomme celles que je viens d'évoquer dans cette note. »

accepté la dédicace, Sully-Prudhomme en a écrit la préface, une longue et chaleureuse préface, où il note la jouissance rare que lui a procurée la lecture de ces vers dont « la simplicité naturelle fait surtout la grâce et le mérite » et où « les combats et les douleurs de la vingtième anil.ee trouvent leur expression discrète, mais bien sincère ».

Le recueil de vers eut un succès immédiat et il fallut, un an après, en faire une seconde édition. L'Académie française le couronna : c'était un. triomphe pour le débutant, pour le jeune matelot vers lequel Sully-Prudhomme se penchait « du rivage pour lui tendre une main amie ». (1)

Dix ans après, Jules Lcinaître, à propos de la représentation de Corde d'Avril, disait le charme très doux, très frais, très inattendu, qu'il avait trouvé dans ces vers : « Le poète de la Jeunesse Pensive, écrit-il, ose nous confier qu'il a été très longtemps un enfant chaste, plein de scrupules et à qui les mauvaises femmes faisaient horreur. Il a l'incroyable audace de nous conter par quelles inquiétudes de conscience un adolescent bien né et bien élevé peut passer, même aujourd 'hui, avant de perdre son innocence. Il a le front de ne rêver que d'amour permis et de terminer un sonnet par ce voeu :

Heureux qui peut passer sans s'interrompre un jour De l'amour de sa mère à l'amitié sereine,

Et de l'amitié sainte à son premier amour.

De là des scrupules pleins d'angoisse, des

(1) Préface de la Jeunesse Pensive.

défaillances et des luttes héroïques, tout un drame intérieur éminemment poétique. » (1)

La génération d'alors fit fête au nouveau recueil : elle était éprise d'analyse et de méditation, sentimentale, inquiète et tourmentée, et elle saluait en Sully-Prudhomme, son poète favori : or Dorchain avait une gracieuse ressemblance avec le maître, son maître : il savait unir la pensée et le sentiment, ajouter au lyrisme sain la subtile inquiétude de l'esprit. Il ne cherchait ni le faste, ni l'abondance verbale, mais avec peu de mots, des images discrètes et fines, des harmonies douces, avec l'art le plus naturel et le plus touchant, il allait droit aux cœurs.

Chez Coppée, Dorchain avait rencontré le grand tragédien Mounet-Sully, qui voulut réciter de ses vers aux Capucines : Porel, alors à l'Odéon, en fut ravi, et demanda au jeune poète de lui écrire quelques strophes qu'il lirait pour le centenaire de son théâtre : l'Odéon et la Jeunesse y fut déclamé le 10 août 1882.

L'auteur y célébrait le vieux théâtre de la rive gauche, toujours jeune, rappelait sa fondation par la troupe de Molière, dans les jardins de l'hôtel de Condé, près du Luxembourg ; il racontait son histoire, les représentations du Figaro de Beaumarchais, ses vicissitudes jusqu'en 1830, sa renaissance, les succès d'Emile Augier, de Banville, de Sardou, des Erynnies, de Leconte de Lisle, du Passant, de Coppée. Il terminait par une adjuration à la jeunesse de rester fidèle à son idéal, aux jeunes auteurs de créer de nouveaux chefs-d'œuvre.

(1) Jules Lemaître : Impressions de théâtre, tome IX.

Ce poème ardent et vibrant fut beaucoup applaudi, si bien que Porel, devenu dans l'intervalle directeur du second Théâtre Français, pria Dorchain de lui composer un poème sur Alexandre Dumas, à l'occasion de l'inauguration du monument de la place Malesherbes, le 4 novembre 1883. L'auteur dédia sa nouvelle œuvre à Alexandre Dumas fils, et, montrant l'œuvre immense de l'écrivain qu'il exaltait, loua sa fécondité :

Il n'était pas de ceux dont le génie avare Dispense aux seuls élus une œuvre courte et rare, Mais plus de quarante ans, d'un éclat sans pareil TI a brillé pour nous comme le gai soleil.

Il montre les grandes leçons que donne le maître par les exemples des héros qu'enfanta sa puissante imagination :

Ils nous diront qu'il faut agir, lutter sans trêve... Que le devoir se fait aux dépens du bonheur,

Que la faiblesse est sainte et le malheur auguste,

Que la cause vaincue est souvent la plus juste,

Et qu'on doit immoler l'amour même à l'honneur.

C'étaient là des maximes purement cornéliennes dont le publi-c admira le fond aussi bien que l'heureuse et lapidaire expression. Devant ce nouveau succès, Porel dut se demander pourquoi Dorehain ne serait pas du nombre de ces jeunes auteurs qu'il avait conviés à donner à l'Odéon de nouveaux chefs-d'œuvre : il l'invita à lui écrire une comédie.

Cette comédie fut Conte d'Avril, en quatre actes et en vers. Elle s'inspirait d'une œuvre de Shakespeare, the Titelft Night, la deuxième nuit après Noël, c'est-à-dire la Nuit des Rois. Le dramaturge anglais avait emprunté son sujet à

l'Italien Bandello. Dorchain ne prit à ses devanciers que quelques vers et quelques épisodes ; il en fit donc une œuvre originale dans son adaptation. Il la dédia à sa mère. Elle fut jouée à l'Odéon, le 22 septembre 1885, et au Théâtre Royal du Parc, à Bruxelles, en avril 1904. Plus tard, Widor, qui avait déjà 'composé la musique en scène, écrivit pour la pièce une partition complète, ouverture et entr 'actes, qui est digne des vers.

C'est une histoire renouvelée des Ménechmes, de Plaute et de Regnard. Deux jumeaux, Silvio et sa sœur Viola se ressemblent si étonnamment qu'on les prend l'un pour l'autre, et d'autant plus facilement que Viola, déguisée en page, passe pour un garçon. Le duc Orsino croit aimer une dame, Olivia, qui, elle, aime Silvio et est aimée de lui ; Viola, de son côté, aime le duc : tout s'arrange et les amoureux s'épousent, ainsi qu 'il sied.

Ce n'est qu'un conte, un vrai conte de fée, mais un conte charmant, un conte d'avril, c'est-à-dire de printemps frais et ensoleillé, où tout germe et pointe, les jeunes pousses dans la nature et l'amour dans les cœurs. Quelques personnages épisodiques, l'hôtelier, l'ivrogne Quinapalus, l'intendant lVlalvolio, donnent la note amusante à la pièce. Personne ne fut étonné quand l'Académie Française accorda l'un de ses prix à ce charmant badinage. La comédie fut reprise vers 1928, et, comme le constata M. René Doumic, dans son discours aux funérailles de Dorchain : « Ce petit chef-d'œuvre n'a rien perdu de son charme aérien et de sa fantaisie souriante. »

Dans un article qu'il écrivit pour la revue l'Art

ait Théâtre, Dorchain, parlant du moment où il composait Conte d'Avril, s'écriait : « Heures de délices, et qui furent alors en même temps (je m'en souviens, et peut-être est-ce le secret de la vertu que la pièce semble avoir gardée) eelles d'un radieux épanouissement du cœur. »

A ce moment, en effet, notre poète avait rencontré la femme qui devait être sa compagne bien-aimée. Originaire de l'Hérault, de Mudaison (près de Lunel), Mel le Marie Barthélémy, après de brillantes études au Conservatoire de Paris, était entrée au théâtre de l'Odéon et y avait incarné Chimène et Hermione : son talent et surtout ses qualités de cœur et ses vertus solides firent impression SUL' Auguste Dorchain : il l'épousa en 1887. Jamais ménage ne fut plus heureux et mieux assorti : le seul nuage de leur existence conjugale fut l'absence d'enfants au foyer qu'ils fondèrent au n° 13 de la rue Spontini d'abord, puis définitivement rue Garancière, n° 6.

Mme Dorchain se montra non seulement une épouse accomplie, mais une auxiliaire précieuse pour son mari. Elle fut son inspiratrice parfois ; elle resta toute sa vie sa secrétaire, sa copiste, son interprète qui sut faire valoir ses œuvres avec un talent remarquable et un sens artistique profond (1) ; disciple des Muses elle-même, elle laissa des poèmes charmants que son mari recueillit

(1) Il n'était pas rare, lorsque Mme Dorcliaia avait récité des vers de son mari, que celui-ci les remit sur le métier :

« La meilleure critique à ma poésie, disait-il, c'est la voix de ma femme. Quand en récitant un poème, sa voix fléchit, le morceau est mauvais et à refaire. >

pieusement lorsqu'elle fut morte, et qu'il voulait publier : ils montrent sa haute inspiration à elle aussi, sa grâce et son sens parfait du rythme.

Dans Rose d'Automne (scène VII), Auguste Dorchain fait tenir à ses héros, André et Marthe, le dialogue suivant :

André. — Oh ! moi, je voudrais que ma femme fût, dès le premier jour, ma moitié, comme on disait si bien autrefois ; qu'elle fût non seulement la confidente de mon cœur, mais aussi celle de mon esprit ; amante infiniment tendre pour partager mes joies et mes peines, amie infiniment délicate pour s'associer à mes projets, à mes enthousiasmes, à mes doutes. Il faudrait pour cela qu'elle ait réfléchi à bien des choses... et souffert un peu.

Marthe. — Mais ces jeunes filles-là n'existent pas! André. — Pardon ! il y en a, j'en suis sûr ! Oui, Dorchain pouvait en être sûr : il n'avait qu'à regarder tout près, à son propre foyer, et c'est le portrait de sa femme qu'il a tracé ce jour-là, en ces lignes émues.

En mai 1886, l'Opéra-Comique avait représenté Maître Ambros, un drame lyrique en quatre actes et en vers, pour lequel Dorchain eut encore comme collaborateurs deux hommes éminents : François Coppée pour les paroles, Widor pour la partition.

La scène se passe en 1650, à Amsterdam qu'assiège Guillaume II. Les habitants jurent de défendre leur ville jusqu'à la mort : ils ont pour chef maître Ambros, un capitaine corsaire qui s'est distingué souvent sur mer. A son foyer vit une gracieuse enfant, Nella, fille de son amiral, qu'il a recueillie depuis que la mort de. son. père l'a laissée seule

au monde. Tous deux s'aiment, sans s'en douter. C'est seulement quand le capitaine de la garde civique Hendrick demande sa main, qu'Ambros comprend combien elle lui est chère : il se juge trop vieux et de trop basse extraction pour elle, mais Nella lui arrache son aveu. Hendrick rappelle à Ambros qu'un jour où il allait se tuer, après des pertes au jeu, il lui a sauvé l'honneur et la vie, et le somme de renoncer à son amour. Le marin obéit, mais sur ces entrefaites il sauve la ville que le traître Anton allait livrer à l'ennemi : Nella sera sa femme.

Le livret est délicieux.: ' Les vers ont tout à fait la grâce, la fraîcheur, la simplicité, le lyrisme contenu qui caractérisent les œuvres de Dorchain : il est évident que c'est lui qui a composé la majeure partie de l'œuvre : Coppée s'est borné, sans doute, à lui signaler le sujet et a voulu abriter de son nom illustre le drame de son disciple et ami. D'autre part, rappeler la Hollande avec ses bourgeois et ses gardes civiques, ses marins et ses poissonniers, ses rondes de nuit, ses kermesses, ses moulins, qui font songer à tant de tableaux célèbres, c'était assurer une mise en scène pittoresque et évocatrice. La musique du maître Widor, admirablement appropriée aux paroles, ajoutait un charme de plus : l'œuvre des trois collaborateurs était digne du grand théâtre qui l'accueillit.

Tous les ans, le Théâtre Français célèbre, le 21 décembre, l'anniversaire de la naissance de Racine par un à-propos en vers : on le demanda à Dorchain en 1887 : le poème qu'il composa et qui

fut dit par Mme Segond-Weber, se terminait par ces beaux vers :

0 Racine, ô mon maître! ô bienfaisant génie!

Pour nous avoir à flots versé de l'harmonie Pour avoir en exemple à lui-même montré Dans ses nobles amours l'homme transfiguré,

Pour n'avoir pas connu l'ironie inféconde,

Pour avoir ajouté de la tendresse au monde,

Pour tes chants, des affronts et de l'oubli vainqueurs, Voici la palme d'or, Poète!... et tous nos cmeurs!

CHAPITRE III

La Période de Maturité (1888-1901)

Vers la Lumière (1894). — Rose d'automne (1895). — Poèmes de circonstance et articles de revues. — Pour l'Amour (1901) : insuccès, opinion de Dorchain sur sa pièce.

A cette époque de sa vie, le poète semble s'être recueilli durant quelques années et avoir goûté en silence les premiers moments de son bonheur conjugal, tout en préparant certainement les matériaux de ses œuvres futures.

En 1894 seulement paraissait un nouveau recueil de poèmes : il avait pour titre : Vers la Lumière.

Le volume portait en dédicace ces mots : « Amatiss. Mariae Musae Sacrum. — Dédié à Marie, ma Muse très aimée ». Ces mots indiquaient l'inspiratrice du recueil. Dorchain avait dit, dans la

Jeunesse pensive :

Si tu ne veux toujours et vainement souffrir,

Choisis vite une blanche épouse

Dont le cœur pour toi seul commence de s'ouvrir,

De son vierge parfum jalouse :

Celle-là sait aimer, celle-là seulement

Peut être constante et fidèle,

Et sans craindre l'oubli de son premier serment,

Tu vivras heureux auprès d'elle.

Cette blanche épouse, Dorchain l'avait choisie, et les vers qu'il publiait, c'étaient en grande partie

ceux qu'il avait écrits pour elle au temps joyeux des fiançailles. On trouve donc là l'expression de son amour ; mais, comme le fait remarquer Larroumet, l'auteur ne met dans ces confidences « que ce que peut déclarer une âme discrète et sérieuse... Vers la Lumière respire le bonheur partagé, mérité, permis. Entre les notes si diverses que fait entendre la poésie du siècle, celle qui résonne dans -ces vers est d'un charme pénétrant. Une âme de qualité rare s'y révèle, et les joies qu'elle chante avec un exquis mélange d'abandon et de réserve, elle les fait aimer ».

François Coppée exprimait la même idée lorsque, dans un article consacré par lui au nouveau livre de son ami, il associait délicatement l'auteur et la femme charmante qui avait été sa muse : « C'est en pressant dans votre main une main fidèle que vous allez vers les sommets, conduit par une étoile dont vous cherchez sans cesse le reflet dans ses yeux adorés. C'est cet amour qui donne à vos vers une suavité toute racinienne et qui fait de vous un touchant et profond poète de l'espérance et de la pudeur. »

Le succès du volume fut considérable : l'Académie lui décerna le prix Archon-Despérouses et la même année le Gouvernement Français épinglait sur la poitrine de Dorchain la croix de Chevalier de la Légion d'honneur.

En 1895, avec Rase d'automne, comédie en un acte, Auguste Dorchain quitte la poésie pour la prose... sans l'abandonner complètement pourtant, d'abord parce qu'il insère dans cette pièce de

délicieuses strophes sur l'amour, et aussi parce que sa prose contient autant de sensibilité, d'harmonie et d'imagination que ses vers.

Le titre s'inspire du vers connu d'Agrippa d'Aubigné, dans Les Tragiques :

Une rose d'automne est plus qu'une autre exquise.

La rose d'automne, c'est une orpheline, Marthe, charmante jeune fille de vingt-huit ans : pour assurer le bien-être de sa grand 'mère ruinée, elle va se résigner à épouser un viveur, usé par le plaisir, mais très riche : fort à. point survient un ami d'enfance, André Laroque, qu'elle n'avait pas revu depuis longtemps, et qui, reprenant un rêve ancien, met sa main dans la sienne.

L'auteur avait depuis plusieurs années ébauché cette comédie : il se décida enfin à la terminer et, se défiant de lui-même, il la porta timidement au théâtre de la Bodinière, pour une représentation d'essai. On conte à ce sujet une anecdote fort amusante :

« Ce n'était pas encore (la Bodinière) l'élégant théâtre devenu plus tard à la mode, grâce aux idées ingénieuses et hardies de son fondateur, M. Bodinier. On n 'y était pas riche et les accessoires manquaient un peu. Rose d'automne allait entrer en répétition, quand le régisseur, ayant vu sur le manuscrit qu'il fallait un clair de lune dans une des s-cènes, alla tout inquiet trouver l'auteur : « Ne pourriez-vous pas le supprimer, Monsieur? demanda-t-il sur un ton de prière. Ce clair de lune coûtera certainement très cher. La semaine dernière, nous avons joué VEtoile de M. Richepin : comme bien vous pensez,

il fallait une étoile et l'électricien nous a demandé 25 francs. Si une étoile coûte ce prix-là, jugez de ce que coûterait la lune ! » L'auteur ne put s'empêcher de rire de tant de naïveté et protesta qu'il n 'exigeait pas la lune elle-même ; il fit observer qu 'il suffi,rait de baisser la rampe et d'allumer une lampe dans la coulisse pour obtenir l'effet souhaité. Ainsi rassuré, le régisseur respira de soulagement. » (1) La représentation prouva qu'avec ou sans clair de lune, cet acte serait un succès : le directeur du Gymnase le retint pour son théâtre, mais son départ fit ajourner le projet : le 4 mars 1895 seulement, elle fut jouée à l'Odéon où elle obtint un chaleureux accueil qui se 'continua au Vaudeville où Porel la reprit un peu plus tard.

La pièce est dédiée au grand peintre J.-J. Henner « en témoignage, dit l'auteur, de mon admiration et de mon amitié. »

Cette année 1895, l'éditeur Lemerre publiait, en une première édition, les œuvres lyriques écrites par Dorchain de 1881 à 1894.

Les années suivantes, Auguste Dorehain ne publia que quelques poèmes de circonstance en vers.

Le 13 juin 1898, il lisait les Stances à SainteBeuve, à l'inauguration du monument élevé au célèbre critique dans le jardin du Luxembourg. Il composait l'Ode à Michelet, dite à l'Odéon à l'occasion du centenaire de l'historien (30 juin 1898) ; le Chant pour Léo DeUbes (juin 1899) ; il traduisait

(1) Eugène Pin tard : Auguste Dorchain et son oe«r& Cité par M. Albert-Emile Sorel dans son livre : Auguste Dorchain, p. 27.

de l'espagnol une nouvelle de Cervantes, le Captif; enfin il écrivait les Danses françaises, un gracieux poème dit pendant l'Exposition de 1900 à de nombreuses soirées de gala.

A cette production il faut ajouter de nombreux articles pour diverses revues, notamment pour les Annales où, de 1899 à 1903, il fit paraître chaque mois une chronique fort goûtée des lecteurs, ainsi que des comptes rendus des nouveautés poétiques.

On ne l'oubliait pas en haut lieu : pour la quatrième fois l'Académie Française songea à lui et décerna à l'ensemble de son œuvre le prix triennal Botta : ce fut pour lui un nouvel et précieux encouragement.

Il travaillait alors, dans le silence et le recueillement, à l'élaboration d'une grande œuvre que faisaient présager son talent de poète et ses dispositions dramatiques : ce fut le drame en quatre actes et en vers qu'il intitula Pour l'Amour, dédia à son maître Sully-Prudhomme, et sur lequel le rideau du théâtre national de l'Odéon se levait pour la première fois le 17 avril 1901.

La scène se passe aux environs de Grenade, vers le milieu du dix-septième siècle. Un grand seigneur espagnol, don Miguel de Solis, soldat courageux, mais homme débauché et maître implacable, d'une liaison avec une actrice qu'il a tuée ensuite dans un accès de jalousie injustifiée, a eu un fils, Carlos, qu'il a élevé près de lui et qui, par ses vertus et sa jeunesse irréprochable, est l'idole de tous ceux qui l'entourent.

Le roi d'Espagne, qui avait disgracié Miguel, consent à lui rendre sa faveur s'il se marie à une

jeune orpheline qu'il lui désigne, dona Flor. Il accepte, l'épouse par procuration, et elle se dirige vers le château quand, sur la route, elle est assaillie par des brigands : Carlos survient à point pour la délivrer, et, à sa profonde stupeur, il reconnaît en celle qui vient de devenir sa belle-mère, la jeune fille qu'il a aperçue dans la chapelle d'un couvent de Madrid, qu'il aime secrètement et dont il est aimé.

Il prend le parti de fuir, mais don Miguel le rappelle pour qu'il rende ses devoirs à la nouvelle châtelaine : il retrouve donc dona Flor malgré lui : tous deux s'avouent leur amour, mais en même temps, se promettent de faire leur devoir et de renoncer l'un à l'autre. Sur ces entrefaites, un ordre du roi arrive, prescrivant à don Miguel d'aller exercer un gouvernement à Naples : Carlos supplie son père de l'emmener avec lui et dona Flor appuie sa requête : Miguel refuse : son fils restera au château pour le remplacer.

Au troisième acte, l'irréparable est accompli : malgré leurs promesses, les jeunes gens ont succombé et ils se disent leur tendresse en des vers enflammés, quand arrive tout à coup la nouvelle inattendue du retour de Miguel. Il rentre en effet, et il a des soupçons : sa femme, qu'il presse de questions, au cours d'une scène de violences, tombe évanouie en prononçant le nom de Carlos. Celui-ci, mandé par son père, reçoit de lui l'ordre de tuer la personne enfermée dans l'oratoire voisin et qui a, lui dit-il, déshonoré dona Flor : il le jure. Coup de théâtre : celle qu'on lui ordonne d'assassiner, c'est dona Flor elle-même. Il y a alors entre les

jeunes gens une scène puissante et d'un rare effet dramatique : tous deux comprennent qu'ils sont découverts et la jeune fille supplie Carlos d'obéir, de la tuer, car elle ne sera jamais à Miguel. Carlos accepte, mais en déclarant qu'il ne lui survivra pas : il la frappe. A ce moment paraît son père qui, devant témoins, montrant la victime expirante, accuse Carlos de l'avoir assassinée : celui-ci se plonge alors à son tour le poignard dans le cœur.

En somme, on le voit, c'est l'éternel sujet de la Phèdre de Racine remis au théâtre, avec un dénouement différent, qui rappelle à la fois ceux d'Hernani et de Pour la Couronne.

Dorchain, dans la préface de la pièce, se défend d'être romantique : « Disciple. très humble, mais très pieux des maîtres classiques, c'est plutôt dans leur voie que j'ai de loin pensé conduire cet ouvrage. »

Lui, le cornélien fidèle, c'est avant tout Racine qu'il a pris ici comme maître, Racine dont le génie avait bien plus d'affinité avec le sien que celui de Corneille. Comme chez Racine, et contrairement à beaucoup de pièces de Corneille, les événements extérieurs sont réduits à leur minimum : l'action se passe avant tout dans les âmes des héros principaux. Ils ne sont pas, comme Hernani, « des agents aveugles et sourds, des faces qui vont », mais des êtres conscients et libres qui se dirigent et se déterminent eux-mêmes. « Leurs intimes résolutions, dit encore le poète, bien plus que les événements du dehors, nouent et dénouent l'intrigue... Ils deviennent les seuls artisans de leurs actes. » La fatalité qui semblait pousser Phèdre, celle qui poussait

réellement Hernani, n'a donc aucun rôle ici : la pièce n'en est que plus belle parce qu'elle est plus humaine, plus morale.

Morale : c'est une qualité que Dorchain avait la noble ambition de donner à son drame. Il prétendait y exposer de grandes et fortes leçons, et en cela, il s'apparentait bien, cette fois, à Corneille. Il peignait l'amour, et en termes assez passionnés, certes, un amour immense, un amour coupable, mais il avait en vue le profit des spectateurs : « J'ai tenté, dit-il, d'apporter au théâtre autre chose que des images souillées et même que de gracieux et légers simulacres de l'amour : j'y ai montré dans le grand amour un principe de progrès moral, et dans ce progrès moral, le moyen d'atteindre à un degré plus haut encore de l'amour. » Les deux amants qu 'il met en scène, explique-il, ont commis la faute, atténuée, mais certaine, de n'avoir pas sacrifié l'amour au devoir, et ils sont acculés à un autre sacrifice, la volontaire immolation de leur bonheur et d'eux-mêmes... Soit! mais Corneille n'aurait pas ainsi conçu son action dramatique : Rodrigue et Chimène n'ont aucune défaillance dans leur marche vers l'idéal.

On a le droit de regretter le dénouement et de blâmer ce double suicide, comme on peut trouver trop passionnées certaines tirades. Il n'en, est pas moins vrai que, toujours fidèle à lui-même, l'auteur voulait donner une grande leçon : « Si pendant quelques soirées, écrivait-il, par le mystérieux pouvoir du rythme, ce drame a pu, dans l'âme de quelques jeunes gens, affiner le sens du bien et du mal, affermir la volonté, exalter la tendresse,

ennoblir la notion de l'amour, je croirai n'avoir pas perdu mon temps ». (1).

Au fond, la pièce était classique : l'auteur avait raison de le dire. Mais ne s'y trouvait-il pas aussi quelque chose de romantique, dans le bon sens du mot ? C'étaient d'abord le milieu, le décor : l'ermitage dans la Sierra, au premier acte, avec sa ehapelle de la Vierge et ses rochers brûlés par le soleil, la terrasse du troisième acte, avec son passage voûté, sa tourelle, son parapet, son clair de lune et son ciel étoilé. Ne retrouvait-on pas là l'Espagne un peu conventionnelle des Orientales et d'Hernani, celle de Victor Hugo, de Musset, de Théophile Gautier?

Ce qui était romantique c'était encore le lyrisme qui imprégnait la pièce, qui la soulevait : le duo d'amour du troisième acte en particulier, rappelle (et c'est son éloge certes) celui de Roméo et de Juliette. Adolphe Brisson avait raison d'écrire : « C'est un spectacle qui nous communique une griserie délicieuse. La pièce renferme des scènes, des strophes, des élans, des extases, des prières, des sanglots qui ne périront pas. » Et un autre critique déclarait que Flor et Carlos seraient mis un jour au rang des amants immortels, Paolo et Francesca, Tristan et Yseult, Roméo et Juliette.

Au lendemain de la première représentation pourtant, un autre critique, particulièrement redouté, (3) déchira la pièce à belles dents et le

(1) Préface de Pour VAmowr.

(2) Anvnales politiques et littéraires, 21 avril 1901.

(3) Catuble Mendè% croyons-nous.

chagrin que son article fielleux causa à Dorchain fut à peine atténué par les deux cents lettres indignées qu'il reçut le lendemain d'amis connus et inconnus, soucieux de lui crier leur indignation devant cette injustice.

Fûtnce l'effet de ce dénigrement? le succès ne répondit pas à la valeur de l'œuvre : elle ne fut jouée que quinze fois. Peut-être cela fut-il dû aussi à la tristesse du dénouement. Comme dans Pour la Couronne de Coppée, le spectateur reste sur une impression pénible : ce sont les héros, très sympathiques malgré leur faute, qui meurent ; c'est Carlos qui reste calomnié; tandis que la cruauté avec Miguel est triomphante et impunie : le public a le sens de la justice et, dans les pièces comme dans les romans, aime que tout finisse bien.

Dorchain souffrit beaucoup de son insuccès, car cette pièce fut toujours celle qu'il préféra. Il le déclarait, en 1913, au journal Excelsior, qui avait ouvert une enquête auprès des auteurs dramatiques en renom, pour leur demander quelle était celle de leurs œuvres qu'ils aimaient le mieux : « Je la préfère, disait-il, parce que, en pleine maturité, je l'ai portée longtemps dans ma tête et dans mon cœur; parce que je l'ai composée non seulement comme une œuvre de théâtre, mais comme une œuvre de foi, pour la dilatation et pour le soulagement de mon âme; parce que je ne l'ai écrite qu'aux heures mystérieuses, les plus belles de la vie, où l'on est comme étranger à soi-même, tant on se sent exalté au-dessus de soi-même. » (1)

(1) Excelsior : Numéro du 28 août 1913.

L'insuccès fut une surprise pour d'autres que Dorchain : le grand tragédien de Max qui avait accepté un rôle un peu étranger à son emploi habituel, le rôle de Carlos, et qui l'avait joué avec un talent extraordinaire, disait à l'auteur : « Si jamais j'ai un théâtre à moi, je ne jouerai plus mon rôle, mais je reprendrai Pour Vamowr ». Et le directeur de l'Odéon, Paul Ginisty, sans regretter d'avoir monté une pièce dont l'échec lésait ses intérêts, lui disait avec conviction : « Nous avons perdu cette fois la partie, mais un jour, avec la même œuvre, vous aurez une revanche éclatante. »

CHAPITRE IV

La Période de Maturité (Suite) (1901-1918)

Le prix Emile Augier. — Le Puits (1902). — Conférences aux Annales. — Anthologies diverses. — L'Art des vers (1905). — Première candidature à l'Académie (1906). — Edition de Brizeux. — Pour Lamartine. — La rosette rouge (1913). — Voyage en Roumanie (1914). — Les années de guerre (1914-1918). — L'hymne au<c oloches de Pâques (1915). — Le Psaume de la Marne (1918).

Cette revanche d'une injustice littéraire, Auguste Dorchain ne la vit pas de son vivant, mais il en eut d'autres : quelques mois après, l'Académie Française lui octroyait intégralement la plus haute récompense qu'elle pût accorder à un auteur dramatique, le prix triennal Emile Augier, décerné à la meilleure pièce, en vers ou en prose, représentée soit au Théâtre Français, soit à l'Odéon, au cours des trois dernières années, lequel prix peut être donné à un membre de l'Académie.

Depuis lors, Pour l'amour est étudié au Conservatoire, les anthologies en donnent des extraits : Dorchain avait la conviction qu'il lui serait rendu justice : «De mon vivant, je l'espère; après ma mort, j'en suis sûr! » Il a pu voir, avant d'expirer, qu'il ne se trompait pas, que la revanche était en route.

En attendant, il semble que l'échec de sa Phèdre à lui le détourna du Théâtre, comme Racine après la sienne : il cessa pendant longtemps d'écrire pour les grandes scènes.

En 1902 il composa pourtant un livret d'opéra dans les circonstances suivantes.

Le onzième concours Crescent, concours semiofficiel de livrets destinés à être mis en musique, n'avait pas donné de résultats, le jury n'en ayant couronné aucun. On demanda alors à Dorchain d'en écrire un qui serait proposé aux compositeurs pour le second concours, celui des partitions. Il fit le Puits, drame lyrique en deux actes et en vers, que l'Imprimerie Nationale édita, mais seulement pour les concurrents qui voudraient le mettre en musique. Bien que le poème fut tout à fait de nature à inspirer les artistes, le second concours n'eut pas plus de succès que le premier.

Ce poème avait tellement séduit Albert Carré, le directeur de l'Opéra-Comique qu'il le retint pour son théâtre. L'année suivante, un compositeur liégeois, M. M.-P. Marsick, lui présentait sur ce livret une partition qu'il accepta sans hésiter. Le Puits figura durant deux ans sur la liste des œuvres à créer prochainement à l'Opéra-Comique ; par suite d'un enchaînement de circonstances malencontreuses, il n'y vit jamais la rampe.

En 1929 seulement, les Rosati de Paris, pour fêter le 150me anniversaire de leur fondation, le firent jouer sur la scène du théâtre Albert Ier, par des artistes de l'Odéon : la pièce fut fort applaudie. On l'imprima, mais à quelques rares exemplaires qui sont devenus introuvables.

La scène se passe en Moldavie (1), au début du XIXe siècle et met en présence deux frères, l'aîné Micoul, le plus jeune Stephan. Micoul a épousé l'albanaise Mitza : or, avant le mariage, Mitza et Stephan s'étaient fait des aveux près du vieux puits de la maison, et, malgré la nouvelle situation, ils s'aiment toujours. Chassé par son père qui a deviné la vérité, Stéphan est parti au loin, au grand chagrin de Micoul. Quand il revient au bout de trois ans, il retrouve près du puits Mitza qui l'aime toujours : elle réussit à lui persuader que Micoul le hait et le décide à l'assassiner. Mais au cours de son entrevue avec son frère, Stéphan connaît ses véritables sentiments et la perfidie de Mitza : il la poignarde : en expirant, elle laisse croire à son mari qu'elle s'est frappée elle-même pour se punir de son amour coupable auquel Stéphan avait résisté.

L'action est tragique; le personnage de Mitza et le dénouement sanglant la rendent sombre. Et pourtant l'ensemble reste frais et charmant. Dorchain, le doux et gracieux Dorchain, pouvait chasser le naturel pour forger une intrigue bien noire : le naturel revenait au galop ; il y a des passages d'un lyrisme charmant et ailé, par exemple le chœur des faneurs qui ouvre la pièce, les paroles de tendresse de Micoul à sa femme.

A cette époque, Auguste Dorchain fréquente beaucoup la revue les Annales que dirigent Adolphe Brisson et Mme Brisson (fille de Francisque Sarcey)

(1) Du moins dans la copie que nous avons eue sous les yeux, car le texte imprimé1 ensuite la plaçait en Grèee.

qui signe Cousine Yvonne. Il y continue ses arti-cles mensuels et ses comptes rendus des nouveaux ouvrages en vers. En outre, à l'Université des Annales, il donne des conférences sur des poètes, tous lyriques, comme Ronsard, Lamartine, Victor Hugo, Alfred de Musset, Auguste Barbier, Marceline Desbordes-V almore.

Toujours dévot à son genre préféré, il prend l'initiative d'une collection qui groupera, dans une série d'anthologies, les chefs d'œuvre de nos grands poètes lyriques. De 1905 à 1929, la Gowans's international library les publie en de petits volumes coquets, de 150 pages environ, d'un format in-16 très commode, et qui paraissent simultanément à Paris (Perche), Bruxelles (Groenveldt), Lausanne (Payot) et Londres (Gowans).

Dorchain y donne successivement les Cent meilleurs poèmes lyriques de la Littérature Française, les Chefs d' œuvre lyriques de Ronsard et son éco,le (1907), de Malherbe (1909), de l'Ecole classique jusqu'à Chénier {deux volumes), d'André Chélllùw (1908), de Lamartinef de Marceline DesbordesValmore, (1) d'Alfred de Vigny, de Victor Hugo, d'Alfred de Musset (1907).

Chacun de ces volumes est précédé d'une introduction copieuse comprenant, en petits caractères,

(1) Dorchain, avec Montesquiou, Boyer d'Agen. et Lucien Descaves, avait pour Marceline Desbordes-V almore, la poétesse de Douai, une très grande admiration et c'est grâce à ces quatre éerivains qu 'elle sortit de l'oubli. Il fit des conférences sur elle à plusieurs reprises, et il avait découvert d'elle un charmant portrait dont il fit tirer quelques reproductions à l'usage des admirateurs de Marceline.

une cinquantaine de pages, et même davantage, qui constituent une étude complète et consciencieuse de l'auteur 'des pages choisies. Le dernier recueil de ce genre parut à la veille de sa mort, en 1929 : c'était une Anthologie de la Pléiade.

Un oùvrage plus considérable était sur le chantier. Dorchain avait écrit pour les Annales une longue série d'articles sur la versification française, qu'il avait intitulés l'Art des vers.

Ces articles, revus et complétés, formèrent la matière d'un gros volume de quatre cents pages qui parut à la Bibliothèque des Annales en 1905, et fut réédité ensuite par la librairie Garnier en 1919 : il eut une douzaine d'éditions.

Notre poète était un parfait technicien de » la prosodie française : il se montrait en même temps partisan fidèle des règles classiques : son nouveau livre prouvait une fois de plus sa science et son bon sens. Il n 'était pas de ceux qui veulent, comme tant d'autres aujourd'hui, s'affranchir en poésie de toute discipline et renverser le bel édifice prosodique élevé par les aïeux, par les maîtres de notre littérature, et cela parce qu'ils ne savent pas se plier à la rude discipline de la versification traditionnelle. Il n'était pas davantage de ceux qui, incapables peut-être de donner à leurs pensées cette pure limpidité qui est la gloire de notre langue, prétendent ne s'exprimer qu'en phrases sibyllines, inintelligibles pour tous, à commencer par eux-mêmes. Il défend au contraire, avec chaleur et conviction, la clarté française et le pur vers français, celui de Ronsard, de Corneille et de Racine, de Voltaire, Hugo, Lamartine, Musset, Sully-Prudhomme, contre

les novateurs, les cabotins des lettres, les mystificateurs.

Rien de fatigant dans son long exposé qui aurait pu facilement tomber dans l'aridité, tant il a su y mettre sa verve, sa limpidité, la netteté de ses pensées et de sa phrase. En somme, tout ce livre de bon sens et de technique solide est une application de ces vers qu'il écrivait dans ses Préceptes :

Fais ton (œuvre d'or pur, et non vaste et d'argile... Afin que Poésie et Sagesse soient sœurs.

Il y démontre jusqu'à l'évidence que la poésie, loin d'être fantaisiste et capricieuse (et Dieu sait si elle l'est à ce moment où elle s'affuble de l'étiquette commode de poésie pure), est proprement et véritablement un art.

L'Académie Française avait déjà couronné cinq j'ois Auguste Doucha in en lui décernant même certains de ses prix les plus importants, par lesquels elle désigne d'ordinaire ceux qu'elle invite à entrer chez elle. Il comptait dans son sein d'illustres amis, tels que Sully-Prudhomme et François Coppée. Il semblait donc qu'elle dût accueillir à bras ouverts cet excellent ouvrier en vers, ce semeur d'idéal et de bien. Il le crut lui aussi, et il posa sa candidature au fauteuil du duc d' Audiffred-Pasquier. Au cours de la séance qui précéda le vote, Sully-Prudhomme exposa les titres d'Auguste Dorchain et Coppée le recommanda chaleureusement à ses collègues.

L'élection eut lieu le 25 janvier 1906. Hélas ! à la grande consternation de ses amis, sa tentative échoua : on lui préféra un homme politique : il n'obtint que cinq voix et Alexandre Ribot, ancien

président du Conseil fut élu au premier tour par 25 suffrages. Dorchain s'en consola sans doute en se disant que l'Académie Française, cette grande dame, est capricieuse dans l'octroi de ses faveurs, qu'elle a fait attendre à sa porte de plus illustres que lui, comme Corneille et ,comme Victor Hugo. Il continua à écrire et à parler, espérant que la bouderie des immortels se muerait un jour en bienveillance.

Vers ce moment, la librairie Garnier voulut donner une nouvelle édition des œuvres du poète breton Brizeux : c'est Dorchain qui reçut la mission de la préparer et qui la publia en 1911 et 1912 ses commentaires, concis et neufs lui valurent de la part de la critique de nombreuses et flatteuses félicitations.

Brizeux l'avait attiré : un autre poète le séduisait encore davantage : c'était Lamartine, le poète de la sensibilité, le poète de l'harmonie, deux qualités qui régnaient dans le cœur et l'esprit de Dorchain. Il devient président de la société des Lamartiniens. A .ce titre, il se trouvait à Bergues (Nord) le 21 Septembre 1913, pour l'érection d'un monument à l'auteur des Méditations qui fut, on le sait, député de cette ville. Ce fut l'occasion pour lui d'exprimer son enthousiasme à son endroit : « Quel initiateur, disait-il dans son discours, quel éducateur, quel maître! C'est à seize ans qu'il faut commencer de le lire, à l'âge où l'âme encore vierge a besoin de recevoir des impressions qui ne soient que noblesse et que pureté. Et quelle œuvre est plus pure et plus noble que celle de Lamartine? L'Amour y est religieux; la nature y est invitante et amie;

une Providence y veille sur les êtres et sur les choses ; une immense sympathie y circule... et enfin, enveloppant toutes ces amours, tous ces appels et tous ces rêves, le sentiment d'une paternité céleste donnant seule un sens idéal et sacré à l'univers, à la vie, à la famille humaine et à l'amour. »

Cette même année, le ruban rouge de Dorchain se transforma en rosette: il fut promu officier de la Légion d'honneur. Comme l'écrivit à cette occasion Jacques Hébertot dans Pœris-Journal : « Dans toute sa vie, Auguste Dorchain a voulu rester un poète : ce sont non seulement les poètes que cette rosette réjouira, mais les Muses elles-mêmes. »

Au début de 1914, il partit avec Mme Dorchain pour la Roumanie où il donna une série de conférences très applaudies à Jassy, Galatz, Constanza et Bucarest. En cette dernière ville ils furent reçus avec grand honneur au palais royal par le roi et la reine. Celle-ci, femmes de lettres elle aussi sous le pseudonyme de Carmen Silva, leur offrit sa photographie avec cette flatteuse dédicace : « En souvenir des belles heures d'admiration pour le noble et le beau. » Le roi lui conféra la décoration de l'un de ses ordres. Au cours de son voyage de retour, il s'arrêta pour une autre conférence à Budapest, sur l'invitation de la Société littéraire française qui travaillait si puissamment en Hongrie à la propagation des livres, des idées, de l'influence et de l'esprit français.

Le 28 juin de la même année, les Rosati d'Artois décernaient à Dorchain leur rose d'or : la fête eut lieu à Cambrai ; nous en parlerons plus loin.

Le jour même où nos concitoyens, unis aux Arrageois, fêtaient le poète, bien loin, vers l'est, à Sarajevo, l'assassinat de l'archiduc d'Autriche, en déchaînant la terrible guerre de 1914-1918, allait changer la face de l'Europe.

M. et Mme Dorchain restèrent dans la capitale durant ces quatre années. Leurs âmes de patriotes vibraient à toutes les émotions de la France meurtrie; leurs cœurs de Cambrésiens s'intéressaient à nos malheureuses régions envahies, à ceux qui en étaient originaires ou qui avaient la chance de pouvoir en être rapatriés.

Dorchain se fit le chantre des douleurs et des espérances du pays. Le 4 avril 1915, Mounet-Sully déclama, au Théâtre Français, le poème dédié par Dorchain au lieutenant Pierre Ginesty, mort au champ d'honneur et intitulé Hymne aux cloches de Pâques. En vingt-deux strophes de quatre vers, il chantait les cloches de France, non pas celles qui s'agitaient joyeuses, pour la fête du jour, dans les tours des territoires libres, mais celles des pays envahis, mortes pour la patrie avec leurs clochers détruits, et qui ressusciteront elles aussi :

Voue ressusciterez de même après trois jours...

Et scandant l'hosannah des peuples délivrés,

Sur les cités, les champs, les cœurs, vous répandrez Votre voix triomphante et propitiatoire.

Puis il adjure les cloches encore vivantes de sonner à la volée : Portez, dit-il, jusqu'aux champs de bataille où l'on meurt :

La bénédiction des célestes cantiques,

Et, flèches de splendeur vers le but éternel,

Guidez, loin du néant des sinistres abîmes,

Ceux qui passent meurtris, saignants, joyeux, sublimes, De l'amour à la mort, de la patrie au ciel.

Dorchain devenait de plus en plus le poète officiel : lorsque, le 8 septembre 1918, l'Odéon célébra le quatrième anniversaire de la victoire de la Marne, il fut encore invité à composer la pièce de circonstance : ce fut le Psaume de la Marne que déclama Melle Jeanne Briey, vingt-huit strophes en vers de huit et douze pieds. Il y évoque la vieille et calme rivière

Qui déroule ses cheveux d'herbe

Dans un lit tout bordé de fleurs, aux joncs pendants, qui arrêta successivement Attila et le Kaiser ; il annonce en vers triomphants la prochaine victare :

Bientôt les provinces volées

Dans un chant triomphal rythmé par le tambour, Verront nos trois couleurs, à vingt couleurs mêlées, Passer dans Metz et dans Strasbourg.

La Marne aura été :

le flot de l'espérance

Où lorsque l'univers vint pour sauver la France,

Elle avait sauvé l'univers.

Les accents vainqueurs de Dorchain furent prophétiques. Ainsi qu'il le rappelait dans une lettre au docteur Depasse, médecin de l'Odéon (1), lorsque Mademoiselle Briey récita le poème pour la quatrième fois, le 15 septembre 1918, les Gothas faisaient leur dernière apparition dans le ciel de la capitale, et la 'cinquième fois, c'était le 11 novembre, pour fêter l'armistice.

(1) Collection de M. Paul Delannoy à Cambrai.

CHAPITRE V

Les Années d'Epreuves (1918-1930)

Pierre Corneille (1918). — Le prix Lasserre-Maladré (1919).

— Mort de Mme Dorchain (1922). — Edition d'Alfred de Vigny (1923). — La Muse du Poussin (1926). — Candidature à l'Académie et dernier échec (1927). — La Revenante al/ut; Flewrs (1929).

La période de guerre n'avait pas été stérile pour notre poète : il avait mis la dernière main à un ouvrage qu'il méditait depuis dix ans, à un monument qu'il rêvait d'élever en l'honneur de son écrivain de prédilection, de celui qu'il avait appris à admirer et à aimer depuis son enfance, au lycée de Rouen et auquel dès lors il vouait « une dévotion spéciale et fervente» : (1) ce fut son livre Pierre Corneille que l'Académie honora du prix Lasserre et qui restera l'une de ses œuvres capitales. Il parut en 1918 et fut dédié à Fernand Laudet : celui-ci lui avait demandé en 1916, pour la Revue Hebdomadaire qu'il dirigeait, une série d'articles sur le grand tragique, et ce sont ces articles qui, augmentés de développements qui ne pouvaient trouver place dans une revue, forment le fond du volume.

C'est un livre complet et agréable, un livre qui enthousiasme parce que l'auteur y a mis tout son cœur et tout son talent, parce qu'on y trouve un bon

(1 ) Dédicace de-Pierre Corneille.

poète qui glorifie dignement un très grand poète. Dans son étude pénétrante, il ne sépare pas la vie de son héros de son œuvre : il montre bien qu'elle ne fut pas « perpétuellement raidie par une tension héroïque », et que Corneille fut « avec beaucoup de génie, mais avec une simplicité non moindre, un homme, un honnête homme, un brave homme ». (1) En somme, nous connaissons peu notre grand Corneille : les lignes capitales de son existence, les quatre tragédies de Théâtre -classique, et c'est tout. Ses autres œuvres pourtant, même les plus faibles, comptent parfois des beautés de premier ordre, un vers admirable perdu dans des tirades insignifiantes; ses poésies religieuses, l'Imitation en vers, les Psaumes, les Hymnes du bréviaire en sont riches : c'est le mérite de Dorchain de nous documenter làdessus, de nous donner des analyses, fort bien faites, de cueillir pour nous des citations, des extraits, patiemment cherchés et admirablement choisis..

D'autre part il y eut souvent influence sur l'œuvre de Corneille des évènements de son existence, et ceci encore est mis en parfaite lumière ; on voit à la fois la vie de son cœur et la vie de sa pensée, l'une éclairant l'autre.

Bien que tout semble avoir été dit sur Corneille, l'auteur, par sa documentation abondante, par l'étude approfondie, minutieuse même, qu'il a faite de ses écrits, par ses ingénieux rapprochements, par son intuition aussi, qui complète les déductions logiques, a le mérite d'avoir produit une œuvre originale, savante et probablement définitive.

(1) Préface de Pierre Corneille, p. 7.

Il nous montre aussi en quoi et comment Corneille fut grand.

Le sens du sublime chez lui, nous assure-t-il, était dû à sa pureté de cœur et à sa simplicité : ces deux vertus-là, Auguste Dorchain les possédait trop pour ne pas les comprendre et les analyser avec pénétration chez les autres.

Les années qui suivirent furent pour lui des années d'épreuves. En 1919, une grave crise d'urémie vint soudain le terrasser. Le danger passé, il alla se reposer quelques semaines chez son ami, M. Georges Leygues, ancien président du Conseil. Il fallut attendre que la désintoxication fut assez complète pour qu'on pût avoir recours, sans trop de risques, à une intervention chirurgicale fort délicate. Dans les derniers jours d'août 1920, le Docteur Gosset, assisté des docteurs de Sard et Viala, lui fit l'opération qu'il avait faite peu avant à Georges Clémenceau, et dans la même clinique de la rue Bizet : le Président de la République, le ministre Louis Barthou et bien d'autres personnalités firent prendre des nouvelles du malade.

Cette opération, comme il voulait bien nous l'écrire à nous-même peu après, fut « merveilleusement libératrice et régénératrice ». Il reprit en effet comme une nouvelle jeunesse.

Mme Dorchain l'avait entouré de soins délicats : elle avait été pour lui la plus empressée et la plus dévouée des sœurs de Charité, et il proclamait bien haut qu 'elle avait puissamment contribué à le sauver : leur affection en eût été augmentée, sans doute, si cela avait été possible.

Hélas! la séparation approchait : le 25 février 1922, elle succombait, des suites d'une maladie cancéreuse et après une grave opération qu'il avait fallu lui faire d'urgence.

La douleur de son mari fut immense, car la vie lui paraissait impossible sans la présence de celle qu'il chérissait de toute son âme, sur laquelle il s'appuyait si tendrement, qui s'était toujours montrée la plus aimante des épouses et la plus dévouée des collaboratrices. Ses lettres, ses diseours même, à cette époque, portent le reflet de ce chàgrin sans bornes : il ne devait jamais se remettre de ce coup terrible. La présence à son foyer de sa bellesœur, Melle Angèle Barthélémy, qui vint remplacer la -chère défunte, pour diriger son intérieur, ne put être qu'un palliatif. Les lettres qu'il adresse à cette époque, à son cousin, l'abbé Potelle, vicaire à SaintPierre, à Douai, sont empreintes d'une tristesse poignante, et montrent le culte qu'il gardait dans le sanctuaire de son cœur, à la bien-aimée défunte :

« Je vous souhaite, lui écrivait-il, beaucoup de santé, avec toutes les joies intimes que. peuvent espérer des âmes qui n 'ont jamais demandé à la vie des grossiers bonheurs que tant d'autres poursuivent. Que Dieu vous garde les uns et les autres, le plus longtemps possible. Voilà l'essentiel, avec la satisfaction de pouvoir remplir les devoirs de l'état qu'on a choisi, sans être trahi par ses forces. Pour moi, je ne vis plus que soutenu par la pensée de remplir ce devoir-là, comme si la bien-aimée absente me le demandait plus que jamais de là-haut. Son souvenir ne me quitte point un instant ; elle continue d'être mon guide. Mais ne plus la voir, l'appeler

sans cesse et sans qu'elle réponde!... je souffre cruellement. Le 25, il y aura une année qu'elle est morte. Je sais que Ice jour-là vous prierez encore pour elle, mon cher cousin, et d'avance je vous remercie ». (4 février 1923).

Cette même année, la santé de sa belle-sœur lui donna de graves inquiétudes : un commencement d'artério-sclérose provoqua un léger épanchement cérébral, avec des troubles de la mémoire, pendant plusieurs semaines. Le danger fut écarté par un traitement énergique, mais Dorchain avait été fort alarmé. Il en fait part à l'abbé Potelle le 25 Janvier 1924 : «Elle (Angèle), c'est quelque chose comme un peu de sa sœur qui reste encore auprès de moi, avec qui je puis parler à chaque instant de ma bienaimée disparue à laquelle tous deux nous pensons sans cesse, dans cette maison qu'elle remplit plus que jamais de son invisible présence. »

Un an après, sa lettre du 5 janvier 1925 est encore imprégnée de douleur. Invitant son cousin à aller le voir, il lui dit : « La maison n 'est pas gaie, mais on vous y aime. Je ne vis plus que dans un sentiment fait de la douceur du souvenir, de la cruauté de l'absence et de l'espérance du revoir. Plus que jamais nous vivons en pensée avec elle; à toute heure, en toute circonstance, je l'évoque et je sens sa présence invisible. »

La crise qui avait frappé Melle Angèle était un avertissement : elle succomba à son tour en 1929. Le pauvre Dorchain est de plus en plus désemparé et de plus en plus il pense à sa femme. « Oui, écritil le 11 octobre 1929, ma tristesse et ma solitude ont été plus lourdes encore depuis la mort de ma

pauvre chère Angèle qui m'était restée comme un vivant souvenir de ma bien-aimée Marie. Chaque jour, à toute heure, nous parlions de l'absente, de celle qui n'était pour nous que morte à la terre, vivant ailleurs. Pour vos prières, pour celles de votre mère, merci de tout cœur. »

Le redoublement de travail pouvait seul distraire un peu sa douleur. Il s'y jeta à corps perdu. La librairie Garnier lui demanda de préparer une édition des œuvres complètes d'Alfred de Vigny : il s'y attela et la termina pour 1925. Avec la conscience et la probité qui le caractérisèrent toujours, il y avait apporté le soin le plus scrupuleux : 52 pages d'introduction, et, à la fin, soixante-quinze pages de notes en caractères mieroscopiques, lourdes d'érudition et de goût, représentèrent son apport personnel à cette édition.

Au début de juin 1926, la commune de Villers, près des Andelys, inaugurait un monument à la mémoire de son illustre fils, Nicolas Poussin : on demanda le poème de circonstance à Auguste Dorchain, dont l'inspiration classique, noble, harmonieuse, avait tant d'affinité avec celle du grand peintre. Il écrivit, en alexandrins, une pièce d'une centaine de vers dans laquelle La Muse du Poussin (c'est le titre), qui était incarnée par Melle Nobis, de l'Odéon, est censée apporter à la France non pas les restes de l'artiste que Rome garde jalousement, mais son âme immortelle ; elle exalte les paysages qui l'ont inspiré, la campagne romaine, la Grèce, l 'Arcadie surtout, décrit de façon pittoresque son chef-d'œuvre, les Bergers d'Arcadie, dont s'est inspiré l'auteur du monument

qu'on inaugure, et termine par une apostrophe à Poussin :

Ecoute aussi chanter au fond de tous ces coeurs,

En ces lieux pour jamais sacrés par ta naissance,

Un hymne de ferveur et de reconnaissance.

En 1927, Dorchain essaya une dernière fois de forcer les portes de l'Académie Française. Quatre fois déjà, il l'avait fait : en 1906, comme nous l'avons dit : M. Alexandre Ribot lui fut préféré. En 1909, il sollicita le fauteuil de François Coppée, son très fidèle protecteur et ami : les candidats étaient nombreux : Jean Aicard fut élu au huitième tour. En 1923, le 19 Août, nouvelle tentative, pour le fauteuil de Paul Deschanel, cette fois : c 'est Jonnart qui obtient la majorité. La même année, le 23 novembre, Dorchain pose sa candidature à la succession de son rival heureux de 1909, Jean Aicard, un poète lui aussi : le scrutin ne donne pas de résultat, MM. Louis Madelin et Abel Hermant se partagent les voix les plus nombreuses, et il n'obtient que six suffrages. Quelque temps après, Mgr Baudrillart, qui lui avait donné sa voix, nous disait à nous-même combien il avait été affecté de l'échec de celui qu'il tenait pour un excellent écrivain et pour un noble caractère.

En 1927, Dorchain voulut donc faire une dernière tentative et sollicita le fauteuil de René Boylesve. Celui d'un poète, Jean Richepin était vacant aussi : pourquoi ne le -choisit-il pas de préférence? Tout simplement parce que ce dernier comptait plus de compétiteurs : il crut sage de briguer le siège le moins encombré.

Si sa persévérance fut si durable, c'est que la

MI

seule ambition qu'eut jamais ce modeste fut celle de revêtir l'habit vert, cet habit vert que lui avait légué Sully-Prudhomme en mourant, ne doutant pas qu 'il le portât un jour. Il le disait à un rédacteur de Comedia : « Pourquoi je me présente à l'Académie? Mais parce que je ne puis plus rien demander d'autre à une assemblée qui m'a couronné tant de fois! D'ailleurs, il me semble que, parvenu à un certain âge, et auteur d'une certaine œuvre, on doit briguer l'honneur d'en être. »

Dorchain, dit M. Léon Treieh, (1) « se comparait, trop timide pour se juger : se comparant, il se trouvait aussi académisable que X... qui faisait aussi des vers, et que Z... qui n'en commettait point. Dorchain (et cela peint bien son âme restée naïve, si jeune), Dorchain pensait qu'être académisable était une chose, qu'être académicien n'en était point une autre. En quoi il se trompait lourdement. »

En effet, hélas! il n'obtint que trois voix au premier tour, et M. Abel Hermant fut élu au second par vingt-trois suffrages.

L'échec était déconcertant et fut fort pénible au candidat malheureux. Il semblait en effet que l'Académie qui lui avait décerné ses plus hautes récompenses, celles qui désignent ses futurs membres, dût lui accorder, par l'attribution d'un de ses fauteuils, la consécration suprême et la reconnaissance officielle d'un talent tout de noblesse et de probité, et les nombreux amis du poète furent péniblement surpris.

(1) Les Nouvelles Littéraires, 15 février 1930.

Cet échec, quelques mois auparavant, un académicien, venu à Cambrai pour faire une conférence sur le théâtre de Musset, l'avait laissé prévoir. A plusieurs membres de la Société d'Emulation qui, à table, lui parlaient de Dorchain : « Il ne sera pas élu, dit-il, non sans quelque dédain : il n'a pas achevé sa courbe. »

Si achever sa courbe, c'est pactiser avec les anaichistes du vers et se livrer aux élucubrations de certaine école poétique actuelle, si achever sa courbe, c'est encore introduire dans ses écrits la légèreté et l'inconvenance d'écrivains qui, pour avoir des lecteurs, n'hésitent pas à salir leur plume, non Dorchain n'aurait jamais voulu achever sa courbe.

Bien au contraire! il prétendait continuer à décrire l'orbite harmonieuse et lumineuse qu'il s'était tracée, demeurer fidèle aux traditions poétiques des classiques, célébrées par lui dans son Art des vers, chanter encore le beau et le bien, monter toujours davantage vers plus d'idéal, de noblesse et de grandeur.

Dorchain encore une fois, fut profondément navré de son échec et déclara tristement qu'il ne poserait plus sa candidature. A l'un de ses amis qui le consolait, il répondait avec autant de finesse que de mélancolie : « Je ne me représenterai plus : je suis trop vieux. La fièvre verte ne doit être qu'une fièvre de croissance. »

Regrettons que Dorchain n'ait pas obtenu sous la coupole la place qu'il méritait et que, suivant les paroles de M. René Doumic au jour de ses funérailles, il aurait si joliment occupée.

En octobre 1929, il prit des vacances, qui devaient être les dernières, près de Villeneuve-surLot, chez son ami, M. Georges Leygues, ministre de la marine, ancien président du Conseil. Les deux ménages s'étaient connus quarante-deux ans auparavant et une chaude amitié, qui ne devait jamais se démentir, les lia l'un à l'autre. M. et Mme Leygues voulurent l'arracher un peu à sa solitude et à sa tristesse, et ce séjour auprès d'eux, la bonne affection dont ils l'entourèrent lui fit grand bien.

L'ère des succès n'était pas encore close pourtant pour le poète: à la fin de l'année 1929, sa Revenante aux Fleurs, qui attendait d'être montée depuis plus d'un an, fut jouée à l'Odéon : ce fut son dernier ouvrage scénique, et c 'est un simple lever de rideau en un acte.

L'action se passe dans un château où, pour un dîner de fiançailles, sont réunis quatre amis. Ils s'entretiennent de leur jeunesse : trois d'entre eux sont mariés : un seul, Laurent, est resté célibataire.

Pourquoi? lui demande-t-on. Pourquoi aussi a-t-il tenu à choisir cette date du 20 mars pour fêter les fiançailles et pour revenir dans ce château où il a vécu autrefois?

Laurent raconte alors que vingt ans auparavant, il a cueilli des fleurs dans le parc, avec une jeune lectrice de sa vieille parente et qu'ils se sont aimés. Depuis lors, chaque année, où qu'il fût, à Madrid, à Sydney, à Montevideo, il a reçu à pareil jour, sans nom, sans adresse de l'expéditrice, un bouquet de fleurs.

Or, en arrivant à ce jour-là, 20 mars, il lui a semblé voir dans les allées la jeune fille d'autrefois.

Ces confidences sont à peine terminées qu'on apporte un paquet : c'est l'envoi habituel. Il contient un bouquet d'anémones, mais, cétte fois, on y a joint une lettre : la jeune lectrice d'autrefois, devenue cantatrice célèbre, est bien revenue au château, poussée par le souvenir, mais elle s'expatrie : elle repart pour l'Amérique où elle rejoindra son mari, une pauvre épave humaine, à laquelle elle a sacrifié son amour et sa vie : on n'entendra jamais plus parler d'elle.

L'action de la pièce est peu mouvementée, mais elle s'agrémente de détails charmants qui lui donnent une intensité et un intérêt remarquables. « Cette aventure sentimentale, écrit M. Pierre Néel (1) racontée, jouée plutôt par l'homme qui en est le héros, dans un monologue qui sait tenir le public en haleine pendant exactement dix-huit minutes, est un tour de force dont nous ne connaissons pas d'équivalent dans le théâtre contemporain. Le succès s'est d'ailleurs affirmé dès le soir de la première où le rideau a dû se relever sept fois. Félicitons-en affectueusement notre cher et bon maître Auguste Dorehain qui demeure, avec une modestie charmante, le dernier représentant de la poésie tout court, sans tendance ni école, de la poésie dans ce qu'elle a de plus noble, de plus élevé, et de plus pur. »

La pièce fut jouée tout le mois de décembre : elle dut céder l'affiche à une nouveauté, sans que son succès ait été épuisé. Cet accueil favorable du public fut doux à l'auteur, et dans une lettre à l'abbé

(1) Revue Septentrionale, 1929, p. 499.

Potelle il constatait avec émotion qu'elle avait fait couler bien des larmes. C 'est un petit chef-d 'œuvre de sensibilité et de tendresse, écrit en prose, mais dans une prose de poète.

Il s'occupait en ce moment de faire paraître en volume les poésies de Mme Dorchain : ses intimes savaient qu'elle aussi faisait des vers, des vers délicats, d'une inspiration élevée, d'une facture habile. Elle ne se prodiguait pas, et bien rarement on l'entendait déclamer (elle qui avait une diction si remarquable) Tune ou l'autre de ses œuvres. Il était juste que son talent, du moins après sa mort, fût connu du public : fortement sollicité par ses amis, dont la voix faisait écho à celle qu'il entendait pressante, au fond de son cœur, il se décida à rendre à la mémoire de celle qu'il avait tant chérie, ce suprême et glorieux hommage. Le manuscrit était prêt et Dorchain allait le donner à l'éditeur (Lemerre et Garnier) quand la mort le surprit : l'oeuvre ne sera pas imprimée et on ne peut que le regretter.

En même temps il préparait un nouveau recueil de vers qu'il allait intituler mélancoliquement Iss Rayons dit Couchant. Hélas! il ne se doutait pas que ce couchant pût être si proche pour lui, et que ses rayons allaient être teintés de sang. Les amis du poète avaient espéré faire paraître ce volume ; malheureusement les pièces qui devaient le composer furent dispersées aux enchères publiques à la vente qui suivit la mort de Dorchain.

Le 23 janvier 1930, répondant aux souhaits de l'abbé Potelle, il lui disait encore sa douleur des deuils qui l'avaient frappé : « Le mois prochain

voit revenir les deux cruels anniversaires; il faut se résigner et. vivre dans l'espoir de se retrouver ailleurs, dans le mystérieux séjour où doivent se réunir à jamais ceux qui se sont vraiment aimés icibas. » Ce même mois devait lui être fatal à lui aussi (,t quelques jours plus tard il allait retrouver celles qu'il pleurait.

CHAPITRE VI

La Mort - Les Funérailles

(6-11 Février 1930)

Janvier avait été très chargé pour Dorchain. En sa qualité de doyen des présidents honoraires, il avait prononcé un charmant discours pour installer M. Albert Acremant, le nouveau président de la Betterave, association des Parisiens originaires de la région septentrionale de la France. Bernay l'avait applaudi dans une conférence sur Lamartine, et il en préparait une autre qu'il devait donner, dans les premiers jours de février, sur Pascal et Lamartine, à la Société des Amis de Pascal.

Le jeudi 6 février 1930, au début de l'aprèsmidi, Dorchain sortait de son domicile, 6, rue Garancière, pour aller porter quelques lettres à la poste : il avait tant d'amis que sa correspondance était toujours en retard et toujours volumineuse. Probablement dans ce courrier, il y avait encore de ces mots réconfortants qu'il adressait si généreusement aux jeunes pour les féliciter, leur donner confiance en l'avenir, leur prodiguer des conseils aussi paternels qu 'avisés.

Quand il sortait, il s'arrêtait assez souvent pour s'entretenir familièrement quelques instants avec le eoncierge de l'immeuble : ce jour-là, il semblait pressé et partit immédiatement. La rue était obstruée devant sa maison par des travaux de

canalisation et, déjà peu large en temps ordinaire, s'en trouvait encore rétrécie.

A ce moment arrivait de la rue de Vaugirard, allant vers Saint-Sulpice, une auto conduite par un homme de lettres bien connu, M. Jean Tharaud : celui-ci voulut éviter la tranchée et les tas de pavés : il donna un coup de volant trop accentué sur sa gauche. A ce moment, Auguste Dorchain descendait du trottoir en plan incliné qui se trouve devant le n° 6 de la rue Garaneière : il fut heurté par le capot ; le conducteur voulut freiner, mais dans son affolement, il appuya sur l'accélérateur : Dorchain fut entraîné sur un espace d'une quinzaine de mètres, et quand la voiture s'arrêta enfin, elle lui comprima la tête contre la bordure du trottoir.

M. Jean Tharaud reconnut alors en sa vietime un ami qui, dit-il, lui était très sympathique. Les témoins, paraît-il, voulurent attendre l'arrivée des agents pour les constatations, avant de donner des soins au blessé : on le releva pantelant, l'oreille arrachée, la tête en sang, avec une fracture du crâne, et dans le coma.

A l'hôpital de la Charité où il fut transporté, les médecins jugèrent indispensable l'opération du trépan ; mais il était trop gravement atteint : malgré les soins des chirurgiens, il mourut le lendemain, vendredi 8 février, à 14 heures 30, sans avoir repris connaissance : il allait avoir 73 ans.

« Quand je pense, écrit l'un de ses confrères en lettres et ami, M. Ernest Prévost (1), qu'il avait

(1) La VictQire, numéro du 10 février 1930.

une appréhension constante des automobiles, que, maintes fois, il me retint par le bras, presque terrorisé à l'idée de traverser une rue ! Quand je pense — ironie du destin — que c'est un des nôtres, un écrivain, un de ses amis qui l'entraîna ainsi dans la mort ! Quelle consternation dut être celle de Jean Tharaud, quand il le reconnut !... Animé du plus droit et du plus généreux idéal et l'ayant accompli, il ne manquait à Auguste Dorchain que cette fin tragique, cette torture imméritée pour qu'il prit figure d'apôtre et nous léguât une mémoire exemplaire, inoubliable et attendrie. » (1)

M. Jean Tharaud fut poursuivi, pour homicide par imprudence, devant la 10me Chambre correctionnelle. Il déclara qu'il ne s'expliquait pas sa méprise : « Je conduis depuis dix ans, dit-il et je ne comprends pas comment j'ai pu me tromper ». Il exprima, avec ses regrets de l'accident, le respect et l'amitié qu'il avait pour Dorchain. Des témoins prétendirent que la victime, sortant précipitamment, était venue se jeter sur l'auto. Etant données les circonstances, M. Tharaud fut acquitté. (2)

(1) Avait-il comme un pressentiment f Peu de jours avant sa mort, il disait à un ami : « Notre civilisation n'aime ll1 les savants ni les poètes : ainsi Berthelot a été écrasé par un camion et Emile Verhaeren par un train! Tous les jours je tremble pour Maeterlinck qui va si vite avec sa machine. >

(2) Da.ns Ma Revue (numéro de mars 1930), un disciple et ami de Dorchain, M. Edmond Pasquier, de la Société des Poètes français, fut sévère pour M. Tharaud, à propos de l'accident. Il s'éleva aussi contre eertaines allégations produites à l'instruction et tendant à faire croire que Dorchain était sourd et même n'avait plus la possession de toutes ses

Les funérailles du regretté poète eurent lieu le mardi 11 février 1930, en l'église Saint-Sulpice, sa paroisse, à 10 heures. Lui, si modeste, qui était resté dans l'ombre autant qu'il l'avait pu, eut des obsèques triomphales.

Comme il n'avait plus de très proches parents, le deuil était 'Conduit par son exécuteur testamentaire, M. Jean de la Rocca, et par son cousin, l'abbé Potelle, vicaire à Douai.

Les cordons du poêle étaient tenus par M. Pierre Marraud, ministre de l'Instruction publique ; MM. René Doumic et Georges Lecomte, de l'Académie Française ; M. Léon Riotor, conseiller municipal de Paris ; M. Paul Ginisty, directeur de l'Odéon ; M. Georges Desjardins, maire de Cambrai ; M. André Dumas, président de la Société des Poètes français ; M. Henri Perrin, vice-président de la Société des Gens de Lettres.

Dans l'assistance, on remarquait toutes les personnalités parisiennes du monde littéraire et politique, notamment MM. Paul Doumer, président du Sénat ; Paul Bourget et Georges Goyau, de l'Académie Française ; Gaston Chérau, de l'Académie Concourt ; Jean Deschanel, représentant le Ministre de l'Agriculture ; Isay, chef-adjoint du cabinet de M. le ministre François-Poncet, représentant ce dernier ; Victor Bérard et Léon Bérard, anciens ministres, sénateurs ; MM. Edmond Haraucourt, Fernand Gregh, Albert-Emile Siorel ;

facultés. « Ceci est absolument inexact, dit-il ; je l'affirme sur l'honneur, moi qui fus .«m familier de presque tous les jours. »

Mme Adolphe Brisson ; MM. Claude Farrère, Sébastien-Charles Lecomte, Jacques Normand, Louis Dausset, Paul Fort, J.-H. Rosny aîné, Eugène Le Mouël, Alfred Poizat, Charles Le Goffic, G.-Gustave Toudouze, A1bert Acremant et Mme Germaine Aeremant, Mme Jean Balde, Mme SegondWeber, de la Comédie Française ; MM. César Caire, conseiller municipal ; Jean et Jérôme Tharaud ; Fortunat Strowski ; F. Bodé, vice-président de la Chambre Syndicale des Compositeurs, etc...

A 10 heures 15, le cortège arrivait à St-Sulpice, paroisse du poète, dont les marches furent bientôt couvertes d'un amoncellement de couronnes offertes par la Société des Gens de Lettres, l'Association des Journalistes parisiens, les Artistes de l'Odéon, l'Union des Arts, les Lamartiniens, les AuteursCompositeurs, les amis de François Coppée, le Comité Lamartine-Victor Hugo, de Strasbourg, les Cambrésiens de Paris, etc...

Une foule considérable emplit la vaste église. Elle se composait des innombrables amis du défunt et des membres des nombreuses sociétés dont il faisait partie. Il était, en effet, vice-président de la Société des Gens de Lettres ; président honoraire de la Société des Poètes français, de la Société septentrionale la Betterave; président des Lamartiniens, des Amis de Sully-Prudhomme, des Amis de François Coppée, du Comité de la Bourse Nationale de voyage ; membre d'honneur et lauréat des Rosati de Paris, des Rosati d'Arras, etc..., etc...

Après la messe de Requiem, durant laquelle le maître Widor tint lui-même les orgues, l'absoute fut donnée par M. le Curé de Saint-Sulpice, entouré

de ses vicaires; dix-neuf discours furent prononcés sous le porche de l'église. Signalons spécialement ceux de M. Pierre Marraud, ministre de l'Instruction Publique ; René Doumic, secrétaire perpétuel de l'Académie Française; J.-H. Rosny aîné; AlbertEmile Sorel ; Jules Perrin, au nom de la Société des Gens de Lettres, et Georges Desjardins, maire de Cambrai.

L 'inhumation eut lieu au Père-Lachaise.

CHAPITRE VII

■4

L'Homme

Portrait physique et moral. — Sou intérieur et son accueil.

— Ses qualités de cœur : affection conjugale et familiale. — Sa bonté pour les débutants.

En 1908, dans la collection les Célébrités d'aujourd'hui (Sansot, éditeur), M. Albert-Emile Sorel, l'écrivain connu, fils de l'éminent historien, traçait de Dorchain le portrait suivant :

« M. Auguste Dorchain n 'est pas de ces hommes qui croient que, pour s'imposer au public, il convient de se signaler à l'attention des passants par quelque originalité apparente. De taille moyenne, cette silhouette n'a rien de romanesque ; homme du monde, cordial dans son accueil, il aime la simplicité. Son visage, barré par une forte moustache, allongé par la barbe en pointe, grisonnante un peu, n'a point l'expression arrogante qui glace ; le profil fin, avec le nez courbé, semble réfléchi, parfois mélancolique ; ses yeux sont profonds, souvent malicieux, et sa voix, au timbre doux, rythme bien les strophes et la prose ; un léger zézaiement ne détruit en rien l'harmonie de son accent. On devine un caractère franc et une nature nerveuse. Le rire est gai, un rire sans méchanceté. »

Ce portrait physique n'aurait guère eu besoin de retouche en 1930. Les tempes du poète avaient

un peu. blanchi, les rides s'étaient creusées un peu plus, mais, surtout jusqu'à la mort de sa femme, il était resté étonnamment jeune, alerte, vif, démonstratif, exubérant même.

Il vous recevait dans ce calme hôtel à deux étages de la tranquille rue Garancière (un vrai coin de province) qui se blottit à l'ombre des tours de Saint-Sulpice, et c'était la main largement tendue, les yeux pétillants de sympathie, la bouche plissée d'un plus gracieux des sourires, qu'il vous accueillait.

Vite il vous offrait une chaise qu'il fallait souvent débarrasser des volumes qui l'encombraient, car la chambre, sans luxe, était dans le plus pittoresque des désordres, envahie par les livres, les papiers, si bien qu'on pouvait se demander à quel endroit il restait une place pour écrire. Même sur le sol, des vagues de livres léchaient les murs et semblaient vouloir monter à l'assaut des meubles contre lesquels ils érigeaient leurs piles.

Aux murs, un portrait du maître de céans par Paul Chabas, un autre dû au pinceau dé Leroy; sur la cheminée, son buste en double exemplaire, l'un sculpté par Denis Puech, l'autre par notre concitoyen Cartier. A des places d'honneur, d'autres bustes, qu'il chérit plus que les siens, ceux de Victor Hugo, de Sully-Prudhomme, son maître d'aujourd'hui, de Pierre Corneille, son maître d'autrefois.

Il est autre chose encore dont il est fier : c'est un petit meuble carré du XVIIe siècle, un cabinet en ébène, qui avait appartenu à Corneille et était resté dans sa famille, chez les Corday (descendants

du frère de Charlotte Corday), jusqu'en 1830 : il l'avait reçu plus tard en don et legs, et il montrait avec fierté aux visiteurs, dans un tiroir, une ligne pâlie, écrite de la main du grand dramaturge, et portant ces mots : « Mte (minute) du Cid ». C'est là que Corneille gardait le manuscrit de son premier chef-d'œuvre. (1)

Au moral, ce qui caractérisait avant tout Dorchain, c'étaient ses rares qualités de cœur. « Quand Dieu fit le cœur de l'homme, dit Bossuet, il y mit premièrement la bonté ». Notre poète, semble-t-il, en avait reçu une double dose en partage.

Nous avons vu, d'après sa correspondance, quel amour immense il avait voué à sa femme. Jeune marié, il n'eut qu'à écouter son cœur pour écrire, dans Rose d'automne, ce bout de dialogue entre deux fiancés :

Marthe. — Pourquoi ne s'aime-t-on pas toujours quand on est marié 1

André. — C'est bien simple ! parce qu'on ne s'est pas toujours aimé quand on était jeune.

M. et Mme Dorchain s'aimèrent jeunes et vieux. On a dit plus haut combien son affection pour sa femme l'inspira heureusement, lorsqu'il écrivit Vers la lumière, et sa correspondance nous a montré à quel point sa mort l'avait laissé désemparé, quels accents déchirants lui arrachait la blessure dont son cœur saigna jusqu'à la fin.

(1) Ce meuble, à la vente aux enchères qui dispersa le mobilier et les livres de Dorchain, fut acheté par l'Etat qui usa de son droit de préemption ; il est destiné, paraît-il, au musée de Rouen.

Le temps et 1 'éloignement lui avaient fait perdre de vue la famille de son père : il fut le plus heureux des hommes quand il apprit, à l'occasion de la mort d'une tante dont il reçut le faire-part, qu'il avait encore, au village paternel, des cousins et des cousines. Il s'attacha à eux comme s'il les avait connus toute sa vie : au moment de la guerre, quand ils étaient en pays envahi, il cherchait par tous les moyens à avoir de leurs nouvelles, notamment en interrogeant les personnes qui étaient rapatriées en France. Ses lettres à M. l'abbé Potelle et aux siens sont débordantes d'une affection qui émeut, tant on la sent sincère, profonde, spontanée.

Il avait les mêmes sentiments pour ses amis auxquels il prodiguait des délicatesses et des prévenances qui touchaient. Sa mémoire fidèle, jointe à son affabilité naturelle, lui permettait de dire le mot aimable, de rappeler le souvenir flatteur, de faire l'allusion qui surprend et qui touche.

Les moindres services, le plus petit plaisir qu'on lui faisait, lui inspirait une vraie reconnaissance : un mot d'éloge, une attention aimable qu'on avait pour lui, un compliment pour son œuvre, provoquaient des remerciements dont on était confus, et il fallait voir avec quel empressement et quelle émotion il savait exprimer sa gratitude à ses interprètes, à ceux qui récitaient devant lui ses vers, fussent-ils les moins expérimentés des diseurs.

Qui surtout, mieux que les jeunes, connaissait son inépuisable bienveillance ? Il voulait jouer auprès d'eux le rôle que Sully-Prudhomme avait eu à son endroit. Il recevait des quantités de volumes de vers, de manuscrits, que des débutants timides

lui envoyaient, le cœur battant. Il avait le courage et la charité de lire tout cela, du moins quand l'envoi en valait la peine (car il y eut toujours des écrivains donft l'insuffisance n'a d'égale que la présomption), et il répondait. Ce n'était pas toujours tout de suite, car sa correspondance était immense, mais un jour ou l'autre on était sûr de recevoir quelques lignes de sa belle et large écriture. Il ne prodiguait pas les louanges hyperboliques, comme Victor Hugo, qui écrivait invariablement aux jeunes auteurs : « Vouis êtes le levant et je suis le couchant ; je suis l'ombre et vous êtes la lumière. » Mais il disait le mot qui encourage, il prouvait, en citant un beau vers, qu'il vous avait lu, et il éelairait de conseils paternels et avisés les pas hésitants des jeunes disciples des Muses en route vers le Parnasse.

Ce n'était pas lui qui aurait jamais montré l'humeur irritable qu'on prête aux poètes. Une œuvre de réelle valeur, loin de provoquer chez lui la moindre jalousie, l'enthousiasmait, et il ne tarissait pas d'éloges. En 1925, faisant le compte rendu du concoure: de poésie organisé par la Société d'Emulation de Cambrai, il parlait en ces termes du premier poème couronné, dont l'auteur était M. Pierre Deloustal, et qui avait pour titre : le Feu sous la Cendre : « J'ai eu déjà bien des concours à juger, mais rarement j'y ai rencontré une pièce de telle valeur. Elle suffirait à l'honneur de notre tournoi poétique. L'émotion en est profonde, l'idée noble et lumineuse, la langue pleine de couleur et de propriété... L'auteur a réalisé ici, dans l'ordre de la poésie, cet idéal formulé par je

ne sais plus quel mystique du Moyen âge : qu'on doit « aller des choses extérieures aux intérieures et des intérieures aux supérieures. » M. Pierre Deloustal est un poète né : son poème touche au chef-d'œuvre. »

A une poétesse, Mme Noël Bazin qui lui avait soumis ses œuvres, il écrivait : « Voilà bien les vers les plus passionnés, les plus douloureusement émus qu'on puisse lire. Je ne sais s'ils iront d'abord à de nombreux lecteurs (il y a tant de tièdes en ce monde!), mais je crois qu'ils sont assurés à jamais d'être lus par ceux chez qui l'amour est, comme dit Musset : « la grande affaire. de la vie » ; ceux-là se plaisent aux ardeurs et aux tristes plaintes de Louise Labé, de Marceline Valmore et de Melle de Lespinasse. C 'est surtout à Mme Valmore que l'accent de ces vers fait songer, à la Valmore des admirables poésies posthumes où la force du sentiment n'est plus diminuée par la faiblesse du style. Et c 'est le même spectacle : une âme toute puissante en amour, en face d'un cœur impuissant à aimer, ou, qui pis est, impuissant à continuer d'aimer, signe bien plus grave encore de médiocrité morale. »

La physionomie de Dorchain ne serait pas complètement ressemblante si on n'y relevait ce trait essentiel : la modestie.

Il fut toujours, semble-t-il, un timide; en tous cas, il était ennemi de la réclame et se refusait à tout moyen bruyant de se faire connaître, à tout charlatanisme : combien d'écrivains actuel sont loin d'une telle réserve !

Cette modestie lui nuisit en un temps où ceux qui parlent bas et qui marchent sur la pointe des

pieds ont toujours tort : elle explique, pour une bonne part, les échecs qu'il subit, notamment à l'Académie et la pénombre discrète dont s'estompa la dernière partie de sa vie. Il se mettait le moins possible en avant; par discrétion, il ne cultivait pas les amitiés et les protections illustres, les influences de la presse, de la politique ou autres qui auraient pu lui être profitables. Sa dignité foncière se refusait à avoir recours à la sollicitation, à plus forte raison à la flatterie ou au quémandage. S'il ne fut jamais « le vieux poète oublié » ainsi que l'appela cavalièrement Clément Vautel dans un article nécrologique, il est certain que trop de ses confrères, de jeunes surtout, le méconnurent : il fallut sa mort tragique pour faire éclater ce concert universel de louanges qu'on ne songeait plus à lui décerner de son vivant.

Certes, ce n'est pas de lui qu'on pourrait dire comme de Ronsard qu' « il osa trop » : il n'osa pas assez : il était de la vieille école, et un de nos plus brillants romanciers qui fut son ami n'a pas craint de dire de lui : « Il aurait pu aussi bien être Rostand, s'il n'avait pas eu une véritable vocation de l'humilité. »

Dans son Corneille, Dorchain cite ces vers de la traduction de l'Imitation qui, à son avis, expliquent tout entier l'auteur de Polyeucte :

Pour t'élever de terre, homme, il te faut deux ailes : La. pureté de cœur et la simplicité.

Ces vers expliquent également Auguste Dorchain : il s'éleva au-dessus de la terre et de ses vulgarités, soutenu par ces deux ailes délicates et puissantes : il n'en est que plus digne d'admiration.

CHAPITRE VIII

Le Poète

Son inspiration et son idéal. — Sa sensibilité, — Sa foi.

— Son imagination. — Sa versification.

Si nous recherchons maintenant de quelle nature fut l'inspiration d'Auguste Dorchain, il faudra proclamer que sur ce point il fut l'héritier de Corneille, que, comme lui, il fut toujours le chevalier servant du devoir et de l'idéal.

Le rôle du poète n'est pas, selon lui, d'amuser simplement le public par des acrobaties de rythmes, des jongleries de rimes, des exercices de virtuosité verbale sans consistance et sans portée morale. D ne tombe pas non plus dans l'excès opposé, et n'a pas, comme Victor Hugo, le mauvais goût de vaticiner que le poète est « le conducteur et l'illuminateur des peuples, l'homme-devoir »; il ne se déclarera pas « Atlas portant le monde, mage effaré, souffle de la douleur, bouche du clairon noir » comme l'auteur de la Légende des Siècles. L'écrivain doit, selon lui, simplement être utile aux autres et sa seule ambition c 'est de donner des leçons salutaires, aux jeunes gens surtout. Il faut lire, pour s'en convaincre, .ootte admirable profession de foi intitulée Préceptes où il donne aux jeunes poètes, pour

la direction de leur vie, des conseils d'une élévation rare, où il recommande de faire monter par leurs chants le monde.

Vers la Beauté, la Foi, l'Harmonie et l'Amour.

Et en 1898, répondant dans le Figaro, à une enquête de Jean Bernard qui lui posait cette question : « Quel était votre idéal à vingt ans?, il définissait le rôle qu'il se proposait :

« Mon idéal à vingt ans, c'était, pour la génération dont je suis et dont l'enfance avait vu la guerre, une jeunesse avide de préparer, par l'ennoblissement de ses rêves et l'affermissement de sa volonté, une nouvelle -et prochaine exaltation de sa patrie ; une jeunesse mettant sa joie à vivre dans la libre soumission de tous ses actes à une règle de vie normale ; cherchant la beauté, non chez les malades et les monstres, mais chez les génies d'équilibre et de lumière, se préparant par la pureté à l'amour, par l'amour à l'action, par l'action civique, familiale, humaine, au total accomplissement d'une destinée d'homme. Et mon idéal comme poète : aider par mon œuvre, fût-ce dans la plus humble mesure, à la marche vers cet idéal, en le reflétant dans mes vers, pour le susciter dans les âmes. »

A cet idéal, Dorchain est toujours resté fidèle, jusqu'à la fin de sa vie : il a cherché à servir ce qu'il estimait être la bonne cause, avec le meilleur de lui-même. Aussi, pour une matinée poétique de la Comédie Française, en 1921, Mme la comtesse de Noailles, la poétesse subtile et raffinée, écrivit une notice qui fut lue sur la scène et où elle s'exprimait

ainsi : « Notre enfance faisait alterner dans ses prédilections les poésies d'Auguste Dorchain et de Sully-Prudhomme. Une fraternité d'inspiration et d'harmonie enlace d'une même lumière les deux noms chers aux arts. La poésie d'Auguste Dorchain à laquelle ne manque aucune nuance de sensibilité et de passion même, est néanmoins toujours baignée de tendresse et surmontée par le sentiment de l'héroïsme. Cette haute qualité morale le désignait pour écrire un livre magnifique dont le titre résume toutes les vertus françaises : Corneille. »

lVlme de Noailles a raison de dire qu'à ces leçons de grandeur « il ne manque aucune nuance de sensibilité et de passion. »

La sensibilité de Dorchain était exquise et. l'apparentait à la fois à Ra'cine et à Lamartine. Elle lui permit de ressentir, de comprendre, d'exprimer tous les sentiments délicats, d'analyser toutes les passions de l'âme. Elle fit de lui un peintre expert de l'amour et des choses du coeur, mais un peintre qui sut rester toujours chaste et réservé.

Aussi bien dans ses poésies lyriques que dans ses œuvres dramatiques, c'est l'amour pur et légitime qu'il décrit surtout et il y excelle. S'il lui arrive, comme dans Pour l'amour ou dans le Puits, de mettre en scène une passion coupable, il ne manque pas d'en montrer le châtiment, et en cela il reste toujours d'une irréprochable moralité.

Cette pénétration profonde du cœur humain explique qu'il ait compris et décrit,, avec une psychologie aiguë, les âmes féminines, celles surtout qui commencent à s'ouvrir à la vie réelle. Ce fut

sa sensibilité exquise qui permit à Racine de concevoir ces admirables créations, ces pures figures de jeunes filles ou de jeunes femmes qui s'appellent Junie, Andromaque, Monime, Iphigénie, Bérénice ; à Musset de créer Barberine, Rosette, Cécile et Elsbeth. Ce fut la sensibilité de Dorchain qui lui fournit aussi les traits dont il dessina ses personnages de femmes, toutes gracieuses, naïves et tendres, de Viola (Conte d'Avril) et Marthe (Rose d'Automne), à Nella (Maître Antbros) et Dona Flor (Conte d'Avril) (1). Une seule fait exception, Mitza (le pmts), comme s'il avait voulu montrer qu'il savait, quand il le voulait, buriner des figures avec une énergie saisissante : Racine, lui aussi, peignait Hermione et Eriphile, Agrippine, Roxane et Athalie.

Dans l'émouvant article de la Victoire que lui . consacra Ernest Prévost, au lendemain de sa mort, on trouve ces lignes si justes : « Auguste Dorchain demeurera un des rares poètes de l'amour unique et des cœurs inséparés, de la fidélité lucide et sans phrases, des tendresses inaltérables et des immortels serments. »

Et c'est cette sensibilité intense, mais noble, pure, désintéressée, qui lui garda, à l'âge des cheveux blancs, le cœur simple et presque candide de ses vingt ans, qui entretint jusqu'au bout la flamme de son enthousiasme, qui lui fit ignorer; l'envie, l'ironie, tout ce qui dessèche et diminue. François

(1) Aussi Jules Lemaître qui l'aimait et l'admirait, lui conseillait-il d'écrire une Bérénice moderne : < Vous seul en seriez capable », lui assurait-il.

Coppée pouvait parler de son âme « si délicate, si douce, si veloutée, si j'ose dire. » (1)

Ce qui réglait d'une façon si noble et si harmonieuse sa sensibilité, c'était sa nature droite et loyale : on a dit, au jour de ses funérailles, que c 'était « un grand honnête homme ». Mais c 'était aussi sa foi : Dorchain fut un croyant. Dans ce superbe poème que nous rappelions tout à l'heure, Préceptes, il proclame

... Que la foi d'un monde est toute en l'Evangile.

Il croyait en Dieu, en la vie future, et, chantant les cloches de Pâques, il leur adresse une prière afin qu'elles guident « vers le but éternel

Ceux qui passent meurtris, saignants, joyeux, sublimes, De l'amour à la mort, de la Patrie au Ciel! »

Ses lettres, après qu'il a perdu sa femme, montrent clairement que sa seule consolation dans son chagrin, était l'espoir d'un au-delà, où l'on se retrouverait pour toujours.

Ces vers de Dorchain, si pénétrés d'émotion, de sensibilité, sont-ils d'un vrai poète ? Peut-on se poser la question ? Oui, car quelques détracteurs hargneux ont osé le nier, l'ont accusé de banalité, et nous avons le devoir de le défendre contre eux.

Nous ne prétendrons pas que son imagination était aussi riche que son cœur (2). Il faut

(1) Coppée. Mon franc parler, 2me série. 1894.

(2) Anatole France, par une sévérité outrée, lui reprochait de ne pas assez varier ses images : « C'est, dit-il un jour, comme un jardinier qui ferait toujours le même bouquet avec les mêmes fleurs. » Lorsqu 'on rapporta cette, boutade à Dorchain, il répondit avec sa modestie ordinaire : « A11atole Franco a le droit d'être difficile pour les autres. »

reconnaître qu'il ne possédait pas le don des comparaisons gracieuses et éthérées qui enrichissent les vers de Lamartine, des images éclatantes qui jaillissaient tout armées et fulgurantes, du cerveau de Victor Hugo, mais le poète des Harmonies et l'auteur de la Légende des Siècles occupent dans notre littérature une place exceptionnelle, et sont même les tout premiers dans la littérature universelle.

Sans prétendre rivaliser avec ces génies, Dorchain savait pourtant trouver des images justes et fortes : dans son A-propos pour Alexandre Dumas, il compare l'œuvre immense et touffue du romancier au banian, cet arbre des tropiques, dont les rameaux projetés par lui de tous côtés, prennent racine à leur tour et bientôt forment une mer de verdure :

C'est toujours un seul arbre et c'est une forêt.

D'autres images sont gracieuses : dans l'Hymne aux Cloches de Pâques, il annonce qu'il va chanter les cloches victimes de la guerre, et non pas celles qui sont restées dans leurs tours :

Non ! les cloches fidèles

A leurs vieux nids d'où va sortir le chant vainqueur,

Ne feront pas alors, des sommets de mon cœur S'envoler les oiseaux de l'Ode aux grands bruits d'ailes.

Parfois il emploie des images déjà connues, soit! mais il sait leur donner de la nouveauté et du piquant par l'expression dont il les revêt. La comparaison de la vie avec une traversée est banale, mais écoutez de quelle façon saisissante le poète sait la renouveler et la prolonger!

Foi

Enfin, malgré l'affront et le deuil des orages,

Le cher navire auquel tu confias ton sort,

Le cher et lent navire est entré dans le port,

Et voici la mer calme et les riants parages!

Quand le :flot nous crachait l'écume de ses rages, 'Quand nous sentions courir les frissons de la mort, Elle ne mientait pas, l'étoile qui, du Nord,

Exaltait nos espoirs et guidait nos courages.

Malheur à qui n'a pas, jouet du vent amer,

Une étoile à son cœur pour aller sur la mer!

La nôtre, ô mon amour, brillait comme une aurore. Parfois pourtant, la nuit nous voila sa clarté,

Mais disparaissait-elle, on y croyait encore,

Et nous aurions péri si nous avions douté.

(Vers la Lumière).

Et puis Dorchain sait trouver des symboles aussi expressifs que poétiques : tout le monde connaît son beau poème, les Etoiles éteintes, où, dans une série de vingt strophes de quatre vers, se déroule, harmonieux, merveilleusement développé, un rapprochement entre les étoiles qui ont péri au fond des immensités du ciel, mais dont la clarté nous arrive encore durant quelque temps, et les yeux trompeurs de certaines femmes perdues où l'on croit encore trouver une lumière, où il n'y a déjà plus que de l'ombre.

On aurait donc tort de taxer Dorchain d'avoir manqué d'imagination. Un 'critique a été plus loin : se fais-ant le porte-parole de ceux qui écrivent, en les décorant du nom de vers, des lignes inégales, sans mesure, sans rime... et sans raison la plupart du temps, ce personnage a osé dire que les poèmes

de Dorchain étaient inintelligibles : il est vrai qu 'il avouait ensuite cyniquement n'avoir jamais cherché à les lire. Les protestations et les huées qui accueillirent son article, les lettres innombrables de sympathie qui arrivèrent à Dorchain, furent le juste châtiment de sa sottise : quand on désespère d'égaler les plus grands que soi, on cherche parfois à se faire connaître en les insultant : comme Erostrate, le fou d'Ephèse, on s'efforce de détruire les chefs-d'œuvre.

Les poèmes de Dorchain sont la clarté même : il est inutile de prouver l'évidence. Mais ce qui exaspère les écrivassiers d'avant-garde, c'est que notre poète suit les traditions en matière de versification.

Si une haine, une seule, avait pu entrer dans le cœur de Dorchain, c'eût été celle de ces fumistes qui déshonorent la poésie française, c'eût été ce qu'on aurait appelé au XVIIe siècle « la haine d'un sot livre. » Il était, lui, l'homme qui observe les règles, le tenant de Malherbe et de Boileau, le champion des salutaires entraves que la prosodie inflige aux écrivains : pour être poète, il ne suffit pas de se croire l'âme poétique : il faut savoir s'exprimer; pour -cela il faut apprendre son métier, et ensuite seulement, quand on connaîtra parfaitement la technique difficile de ce métier, on pourra atteindre à l'Art des vers : de là le titre qu'il donna à son ouvrage sur cette matière. Il s'y montre classique dans toute la force du terme, champion déterminé de ces préceptes qui gênent tant nos petits esprits d'aujourd'hui, ennemis de l'effort, et qui n'ont en aucune manière embarrassé le génie

d'un vrai poète, de Corneille et Racine, à Leconte de Lisle et Sully-Prudhomme.

Dorchain sous ce rapport, est un disciple de ces deux derniers, un Parnassien. Les poètes du Parnasse (on ne peut donner à leur groupement le nom ambitieux et trop exclusif d'Ecole), voulant réagir .contre les excès du romantisme, proclamèrent trois principes : la théorie de l'art pour l'art, promulguée par Théophile Gautier (donc l'affectation de l'indifférence morale), la réaction contre l'individualisme outrancier, enfin le souci d'une forme impeccable.

De ces principes, les deux premiers furent vite oubliés : chacun suivit sa voie et les Parnassiens se montrèrent très différents de pensée, de sentiment, de talent ; chacun garda son originalité, Dorchain tout le premier.

Il ne ressembla à aucun autre de son groupe. On chercherait en vain chez lui le coloris intense de Leconte de Lisle, et surtout son impassibilité (plus apparente d'ailleurs que réelle) ; ses vers n'ont pas l'éclat et le relief de ceux de Hérédia; son analyse n'atteint pas la minutie et la profondeur de celle de Sully-Prudhomme, pas plus qu'il ne s'élève à ses hautes conceptions philosophiques; sa Muse enfin n'a pas l'allure familière et populaire de celle de François Coppée.

Mais tous ces poètes restèrent immuablement fidèles au troisième principe (et c'est là leur vrai point de contact) : la recherche de la forme. Dorchain eut plus que n'importe qui le souci du beau vers, irréprochable de facture et de technique. Il fut donc un vrai Parnassien, et en ce moment où

tous les membres de son groupe littéraire ont disparu, où les versificateurs modernes se permettent avec la poésie tant de libertés qu'ils ne la différencient plus de la prose, on peut dire qu'il fut le dernier des Parnassiens.

Jamais il ne transigea sur le moindre article du code de la versification, sur la rime ou la césure, l'hiatus ou la mesure. Il fut vraiment le bon ouvrier de la poésie, probe et scrupuleux jusqu'à la minutie.

Ce souci raffiné de la forme 11 'est pas sans risque, car les difficultés sont grandes. Il arrive à sort vers d'être prosaïque, il faut le reconnaître, mais c'est l'exception. D'ordinaire, il coule ferme, sonore, limpide, facile, bien réussi et bien rythmé, sans cheville ; souvent il est chantant, plein de « ce mystérieux pouvoir du rythme » dont il parle dans la préface de Pour l'Amour; on y trouve quelque chose de la douceur de Racine, de la fluidité de Lamartine. Citons au hasard une strophe où il célèbre son amour conjugal et qui est un modèle d'harmonie pénétrante :

Souviens-toi! souviens-toi! Les jours et les années N'altèrent point l'or pur ni les clairs diamants;

Les radieuses fleurs ne seront point fanées Qu'un cœur gonfle de sève à tous ses battements.

(Vers la Lumière : Certitude).

Concluons donc que Dorchain fut un poète et un vrai poète. Mme de Noailles, qui doit s'y connaître, le proclame en termes très affirmatifs : « Auguste Dorchain, de la noble lignée des classiques et des romantiques tout à la fois, est le poète le plus animé du besoin de la perfection. Son religieux amour de la poésie sans défaut n'a pas cessé

d'être béni par les Muses, divinités reconnaissantes. » Et elle termine ainsi : « Saluons en Auguste Dorchain un des plus nobles poètes de la langue française. » (1)

(1) Comœdia, numéro du 17 mars 1921.

CHAPITRE IX

Dorchain et Cambrai

L'enfance : la boutique du grand-père, la chaumière des bisaïeuls, la maison de la marraine. — La Sociét6 d'Emulation et les concours de poésie.

Auguste Dorchain, nous l'avons dit, quitta de très bonne heure sa ville natale, mais il garda toujours pour elle une affection très vive, parce qu'il y revint très souvent pour y passer ses vacances, -chez ses grands-parents ou sa marraine.

Sa famille maternelle était foncièrement cambrésienne. Ses bisaÏeuŒ habitaient la route de Solesmes : ils y vécurent jusqu'à l'âge de 82 et 83 ans, ce qui permit à Dorchain de les connaître à un âge où déjà pouvait se fixer le souvenir.

C 'étaient de modestes cultivateurs qui ne savaient ni lire ni écrire, mais ils voulurent faire donner à leur fils, Hubert-Joseph Fleury, le grand-père de Dorchain, une solide instruction primaire. Lorsqu'il fût en âge de gagner sa vie, il entra comme employé dans un magasin de Cambrai, et épousa quelques années plus tard Caroline Deloy (qu'Auguste ne connut pas, car elle mourut prématurément) : il put tenir à son compte la boutique de la rue des Liniers, n° 47, à l'enseigne Fleury-Deloy.

Outre la mère de Dorchain qui. s'appelait Caroline, elle aussi, ils eurent trois autres enfants, Adèle, Léon et Victor. Ce dernier fut élève de

l'Ecole militaire de Saint-Cyr, et après avoir tenu garnison à Strasbourg et diverses autres villes, revint en 1884 comme chef de bataillon du 1er de Ligne à Cambrai : il y fut décoré de la Croix d'Officier de la Légion d'honneur sur la grand'- place, le 14 juillet 1887. Après avoir pris sa retraite avec le grade de colonel, il se fixa à Elbeuf.

De la maison natale, Dorchain avait gardé un souvenir très vif : « Rue des Liniers, disait-il, dans la maison où je suis venu au monde, il y avait, au milieu de l'étroite boutique, une énorme balance qui en occupait presque toute la largeur, et sur laquelle on posait les sacs de café ou les pains de sucre. Chaque fois que septembre ramenait à Cambrai le petit garçon que j'étais devenu, on m'ypesait moi-même : je montais sur l'un des plateaux de bois, et sur l'autre, le brave Marécal, seul èt immuable commis, mettait chaque année des poids un peu plus forts, puis notait soigneusement le résultat de sa pesée. -Ce n'était point certes un instrument de précision que cette balance, niais bien que Marécal ignorât la langue de Virgile, il se conformait de son mieux au précepte gravé sur le fléau : « Civique sUlUm », « A chacun son droit. » (1) Mais Hubert Fleury, son grand-père, épicier en détail et en demi-gros, dut se retirer des affaires pour raison de santé. La maison fut reprise par Melles Gras qui y continuèrent le même commerce durant de longues années, et Dorchain y revoyait avec bonheur cette balance aux larges plateaux et

(1) Mémoires de la Société d'Emulation. Tome 73, page 44. Rapport sur le concours de poésie (séance solennelle du 13 décembre 1925).

aux cordes solides qui avait été une des joies de son enfance. Ce fut une tristesse pour lui quand elles disparurent : le départ des demoiselles Gras changea la destination de la boutique qui louée à un serruriBr, s'emplit de poêles et de fourneaux. Il ne lui en garda pas moins son cœur : lorsqu'il revint à Cambrai pour la première fois après la guerre, la maison n'existait plus, les Allemands l'ayant fait sauter avec tout le centre de la ville : sur les ruines, d'un geste pieux, il ramassa un morceau de pierre comme souvenir : peut-être, disait-il avec mélancolie, ce débris n'en faisait-il même pas partie, mais du moins il voulait en garder l'illusion.

Plus encore peut-être que de la maison paternelle, il avait gardé le souvenir de l'habitation de ses bisaïeuls, une maison vaste, mais modeste, couverte de chaume : il l'évoqua le jour où il reçut chez nous la rose d'or des Rosati : il l'avait décrite précédemment dans un article ému et plein de charme qu'avaient publié les Annales Politiques et Littéraires :

« Comme tout kimb,erlot qui se respecte, j'ai été dûment timbré le jour de ma naissance, par Martin et Martine, à la minute précise où ces deux excellents nègres frappent les douze coups de midi à l'horloge de l'Hôtel-de-Ville... Mes premiers sommeils d'enfant ont été bercés par la chanson de Desrousseaux :

Dors min p'tit quinquin,

Min. p 'tit pouchin,

Min gros rogin.

que me chantait ma mère.

» ... Certes, je l'ai quitté bien jeune, ce pays; mais je crois le revoir encore tel que l'avaient vu mes yeux d enfant. Voici la banlieue de la ville avec ses moulins aux grandes ailes, ses colzas dorés, ses œillettes aux corolles de lilas pâle, ses lins aux tiges si frêles et aux fleurs d'un bleu si tendre qu'elles font penser à des myosotis sur des cheveux blonds de jeune fille. Déjà on aperçoit le clocher SaintMartin, notre beffroi, d'où Galu, le veilleur, annonce les heures et les demies, le jour à son de cloche, la nuit à son de trompe. Puis, l'entrée en ville, ces fossés, ces ponts-levis, ces remparts qui m'en imposaient tant et qu'on a détruits depuis peu d'années... Voici, dans la rue Aubenche, une blanche maison où, près d'une fenêtre fleurie, ma bonne marraine lit quelque beau livre ou brode quelque étoffe avec ses doigts de fée. Voici, dans la rue des Liniers, la vieille demeure où je suis venu au monde...

» Si je sortais par la porte Notre-Dame, pour aller dans le faubourg de Solesmes, je crois que j'irais tout droit, — laissant à ma gauche certain cabaret où, comme dans les tableaux de Téniers, de braves gens tirent à l'arc en buvant des pintes —, jusqu'à la maison des bisaïeuls, où j'ai passé les plus douces heures de ma petite enfance. Je crois que je retrouverais leur jardin plein de groseilles et de framboises. Mais le retrouverais-je aussi, de l'autre côté de la route, ce champ de blé où je me' vois encore, marchant à peine, pour la première fois cueillant des fleurs ? Quelle joie ! ce sont des bleuets, des coquelicots et des nielles. Mais en voilà une qui m'attriste, bien qu'elle me paraisse la plus belle

de toutes : c'est ce liseron, lamé de rose, enroulé autour des épis; à peine l'a-t-on cueilli qu'il se ferme et se fane... Dans la vie, on rencontrera plus d'une fois des fleure de cette sorte, et justement parmi les plus désirées. » (1)

Ce tableau charmant de la banlieue cambrésienne il y a cinquante ans, il le complétait, l'enrichissait de nouvelles couleurs, dans son discours du 28 juin 1914 : il montre la campagne « ondulant sous la brise qui faisait tourbillonner d'innombrables vols de papillons, » avec « l'or des colzas et le bleu des lins, et le lilas des œillettes, et l'incarnat des trèfles rouges parmi lesquels se dressaient, sombres gardiens de tant de couleurs tendres ou joyeuses, les grands moulins noirs aux ailes grises. »

Aussi chère à son cœur que la maison des bisaïeuls, était celle de sa bonne marraine dont nous l'entendions tout à l'heure saluer la mémoire.

Cette bonne marraine n 'était pas apparentée à sa famille, mais c'était l'amie intime de Caroline Fleury, la mère du poète, qui lui demanda de tenir l'enfant sur les fonts baptismaux avec le frère de la maman, Léon Fleury, comme parrain. Sa petite maison était située au n° 32 de la rue Aubenche, (2) dans ce quartier si calme de rentiers et de béguines. Elle s'appelait Melle Elise Bruyelle et était fille d'un géomètre-arpenteur Théophile Bruyelle.

(1) Annales Politiques et Littéraires, 18 juin 1894. Félibres du Nord.

(2) cette maison existe toujours : elle n'est donc pas la maison natale du poète comme pourrait le faire supposer la plaque qui y a été apposée par le propriétaire et qui porte les mots : Villa Dorchain.

Elise Bruyelle avait un frère Léon et une sœur Lydie : tous trois restèrent célibataires, et demeurèrent ensemble : on peut deviner combien le petit Auguste était choyé et dorloté dans ce milieu.

Comme sa mère, sa marraine, nous dit-il, lui apprit sur ses genoux, dès son jeune âge, les couplets cambrésiens, « et qu'elle était fille de Martine et qu'il était enfant de Martin. » Il régnait en maître absolu dans la maison et pouvait fureter partout. Léon et Lydie moururent les premiers; Elise resta seule et, à la fin de sa vie, elle devint si sourde qu 'on ne pouvait plus communiquer avec elle qu'en écrivant à la craie sur une ardoise : seule sa servante, Marie Robache, se faisait comprendre d'elle par le mouvement des lèvres.

Dorchain avait gardé à sa marraine une affection profonde, comme son cœur savait en prodiguer. Avec sa femme il venait la revoir souvent, et sa dernière visite eut lieu en 1914, quelques mois avant qu'elle mourût. Il parlait avec émotion de ce logis qui lui était cher :

« Jusqu'à la dernière année de sa vie, rien n'était changé dans la demeure : j'y retrouvais, les yeux fermés, à la même place du buffet de la salle à manger, certain petit plat de porcelaine à manche de bois où je me souvenais qu'un demi-siècle avant, on me faisait cuire des œufs; et je pouvais aller tout droit au cabinet de M. Léon, rouvrir le tiroir de gauche de son bureau, assuré que j'y trouverais encore, auprès des tablettes de couleurs à l'aquarelle qui lui servaient au lavis de ses plans, certain naïf dessin de bateau peint en vert que j'avais perpétré là, aux environs de ma sixième année; et aussi ce

niveau d'eau d'arpenteur où, plus gosse encore, je m'émerveillais de voir les grosses bulles d'air manger les petites, ce qui était d'ailleurs un symbole philosophique dont alors je ne me doutais pas. Maison de célibataire, immuable, immobile ; et c'était là sa poésie pour le filleul qui n'y voyait, à chaque voyage, d'autre apport que sa plus récente photographie suspendue à la muraille du salon. » (1) Elise Bruyelle avait vu grandir la gloire de son filleul et s'en était réjouie : la ville de Cambrai avait partagé sa joie et sa fierté, et ce fut sans doute pour la chère marraine, une satisfaction d'apprendre que le 16 décembre 1900, la Société d'Emulation avait nommé membres correspondants M. et M"" Auguste Dorchain : elle dut espérer que ce titre les attirerait plus souvent dans notre ville.

En 1904 l'Emulation célébra le centenaire de sa fondation : elle les invita à la séance solennelle du 18 décembre. Auguste Dorchain fit le rapport du concours de poésie et Mme Dorchain voulut bien lire quelques-uns des poèmes couronnés. On leur fit fête : au cours de cette séance, une audition fut donnée d'une poésie de Dorchain les deux Amours, mise en musique par M. Paul Lebrun, directeur de l'U nion Orphéonique. Au banquet qui suivit, Charles Lamy lut des strophes en patois composées en leur honneur.

De nouveau, en 1910, le compte rendu du concours bisannuel de poésie fut demandé à Dorchain qui accepta très volontiers : retenu par des engagements antérieurs, il ne put malheureusement venir

(1) Lettre à M. Fernand Créteur (22 juin 1921).

à Cambrai le jour de la séance et son travail fut lu par Victor Germe, membre de la Société.

Il continuait à s'intéresser aux travaux de l'Emulation; il ne manquait pas, lorsqu'il publiait une œuvre nouvelle, d'en adresser à la Société un exemplaire en hommage, et, chaque fois, sur la première page, une aimable dédicace revendiquait, comme une double gloire, son titre de Cambrésien et de membre de notre petite académie.

CHAPITRE X

Dorchain et Cambrai (Suite)

La Fête des Iloses (28 juin 1914).

Cambrai réserva à son illustre fils une véritable apothéose, le 28 juin 1914, dans l'inoubliable fête au eours de laquelle les Rosati d'Artois lui décernèrent solennellement leur rose d'or.

En 1778, à Arras, quatre jeunes gens qui se proposaient de cultiver la poésie, de chanter les roses et le vin, fondèrent une société joyeuse qu'ils appelèrent les Rosati et qui prit pour emblème la rose. Elle prospéra, et huit ans plus tard, on fixa les rites de l'intronisation d'un nouveau membre : celui-ci reçoit une rose, la respire trois fois, vide une coupe de vin rosat et donne l'accolade à la personne qui lui a remis la fleur.

La Révolution emporta, comme tant d'autres institutions, la jeune société. Ce ne fut que vers la fin du xixe siècle qu'un homme de lettres, arrageois de naissance, fixé à Paris, journaliste de talent et directeur de la Revue Septentrionale, eut l'idée de ressusciter le groupement dans la capitale : de ce chef, René Le Cholleux (1) mérita le titre de Rénovateur des Rosati.

(1) De son vrai nom René Le Brissy, né le 12 juin 1856, décédé, le 30 juillet 1930.

Stimulés par cet exemple, ses concitoyens d'Arras voulurent les faire revivre aussi chez eux où ils étaient nés. Le Cholleux donna son appui à MM. Acrement et Lesueur qui avaient eu cette idée : les Rosati d'Arras, après plus de cent ans de mort apparente, revinrent à la vie en 1904.

Des traditions antiques, l'une et l'autre société a, gardé la fête des Roses. En cette solennité annuelle, elles décernent une rose d'or aux écrivains et aux artistes qu'elles veulent honorer. Les rites anciens ont été un peu modifiés et complétés : un orateur fait d'abord l'éloge de La Fontaine, patron des Rosati; un diplôme dessiné par un artiste et encadrant de& vers à la louange du lauréat est remis à ce dernier; puis trois jeunes filles s'avancent : la première lui offre un verre de vin rosat dont il prend quelques gorgées, la seconde lui présente la rose, et il donne l'accolade à la troisième. Enfin le récipiendaire fait un discours de remerciement. Le tout, bien entendu, s'agrémente de fioritures : récitation de poèmes, musique, discours, etc.

Les fêtes des Rosati de Paris ont toujours lieu en Juin à Fontenay-aux-Roses et Dorchain y avait déjà reçu la rose d'or. Celle des Rosati d'Artois se fait à Arras : mais ceux-ci décidèrent de déroger pour le poète à leur règlement ordinaire et de l'honorer dans sa ville natale.

En leur nom, le mardi 3 mars 1914, M. Emile Lesueur, président honoraire de la Société, vint demander le concours de l'Emulation et exposa en séance, devant la Municipalité de la ville qui avait été convoquée, les projets de ses collègues et les

détails de la fête proposée. Inutile de dire que Cambrai ne demandait qu'à exalter son enfant et que tous les concours, y compris celui de la presse, furent promis sans réserves à M. Lesueur.

La fête fut fixée au dimanche 28 juin 1914 et tout fut minutieusement préparé : rien n'y manqua, pas même un radieux soleil.

A midi, aux accents de la cloche du beffroi et du carillon, Auguste Dorchain, Mme Dorchain et les Rosati étaient reçus à la gare par la Société d 'Emulation : tous portaient à la boutonnière une rose, suivant la tradition. Encadrés par les SapeursPompiers, précédés de l'Harmonie Municipale, au bruit joyeux des détonations de bombes d'artifice (encore un rite qu'on observa) ils sont conduit à l'Hôtel de Ville et reçus par les deux adjoints, MM. Ramette et Demolon, remplaçant M. Copin, maire, empêché par un deuil récent. M. Morand, président de l'Emulation, présente les personnalités et M. Demolon lui répond en termes excellents; ML Tersen, président des Rosati remercie l'un et l'autre et Auguste Dorchain termine par une spirituelle improvisation qui est très goûtée.

Dans la magnifique salle des fêtes de l'Hôtel de Ville s'alignent les tables du banquet offert au héros du jour et aux invités. Le menu, très joliment dessiné par l'un des nôtres, M. Fernand Garet, architecte, représente les trois clochers de Cambrai dans un encadrement de roses. Une longue série de toasts est prononcée, notamment par MM. Morand, Ramette, adjoint au maire, Aliez, sous-préfet, Le Cholleux, Edmond Pasquier, représentant la Société

des Poètes français. (1) Mme Dorchain déclame ensuite deux beaux sonnets de son mari : le Sommeil de l'Amour, les Ailes rivales : ce dernier, à la gloire de notre concitoyen Louis Blériot qui le premier traversa la Manche en avion, n 'a jamais été imprimé : qu'on nous permette de le citer en entier :

LES AILES RIVALES

A Louis BLÉRIOT, cambrésien. Eh quoi! la mer franchie et les monts surpassés,

Frère, tu veux monter plus haut encore!... Arrête, Arrête! souviens-toi d'Icare au ciel de Crète Et crains les Dieux jaloux de tes vols insensés.

Mais non : jamais ton cœur ne croira : c'est assez!

Que plutôt je te suive en un essor de fête,

Car au ciel d'idéal aussi, j'ai, moi, poète,

J'ai des vierges éthers que la lyre eût forcés.

Va donc! je peux te joindre. — Et comment? — Que t'imAh! ce hennissement merveilleux à ma porte, [porte? Beau comme un cri d'amour, ner comme un chant d'espoir, C'est Lui, les crins au vent, le feu dans les prunelles, Heurtant d'un sabot d'or la pierre du montoir,

Pégase, impatient d'azur, piaffe des ailes.

A trois heures la Fête des Roses commence, sous un soleil resplendissant : elle a pour cadre le jardin des Grottes. La première partie comprend les numéros suivants :

1° La Marseillaise (pendant l'arrivée des Autorités).

Ouverture du Roi de Lahore (Massenet), par la Musique du 1er Régiment d'Infanterie.

2° Discours de M. Tersen, Président des Rosati d'Artois.

(1) Ce dernier intercala dans son toast des strophes charmantes où il évoqua les trois Muges qui, l'après-midi, devaient remettre la rose à Dorchain, avec le triple rite traditionnel.

3° Discours de M. Morand, président de la Société d'Emulation.

4° Les Villes Glorieuses (Maréchal). Chants de Fêtes; ensemble choral et orchestre (300 exécutants), Union Orphéonique et Ecole Nationale de Musique.

5° Allocution de M. Georges Normandy, au nom de la Fédération Régionaliste Française.

6° Musique au bord de la Mer (Auguste Dorchain).

Poésie dite par MIPL' Monory, d'Arras. Soli de six violons avec orchestre.

7° Allocution de M. René Le Cholleux, Rénovateur des Rosati.

8° Caprice, pouir petite flûte, avec accompagnement d'orchestre. M. Mascret, soliste.

9° Allocution de M. Soil de Moriamé, au nom de l'Académie Royale d'Archéologie de Belgique.

10° Ouverture. de Circé (de Wettge) par la Musique du 1er Régiment d'Infanterie.

Avec la deuxième partie s'ouvre la Fête des Roses' proprement dite.

M. Chantraine, professeur agrégé au Collège de Cambrai, fait l'éloge de La Fontaine et sait être à la fois éloquent et origina'l. Puis c'est le tour des poètes : M. André Brunelle déclame le poème écrit par l'auteur de ces lignes pour la circonstance et dont quelques strophes sont reproduites sur le diplôme, (dessiné par l'artiste cambrésien bien connu, le peintre Maroniez), qui sera remis tout à l'heure à Dorchain. On entend ensuite les vers écrits en l'honneur du héros du jour par MM. Grimbert (de Saint-Pol-sur-Ternoise), Charles Lamy, le poète

patoisant cambrésien, Derudder (de Valenciennes), Demont (de Saint-Pol-sur-Ternoise), Emile Lesueur (d'Arras), Charles Pichard (patoisant de Corbehem), Pilat (d'Arras), Lasselin (de Cambrai).

M. André Couvreur, vice-président et délégué officiel de la Société des Gens de Lettres, prononce alors un discours très spirituel où il suppose que Martin et Martine sont venus lui demander de leur parler de Dorchain, ce qui lui fournit l'occasion de retracer toute sa vie.

Mais l'heure de la remise de la rose a sonné. Tandis qu'Auguste Dorchain se tient au milieu de l'estrade, trois jeunes filles, vêtues de blanc, se présentent à lui. Melle M. Tempette s'avance la première à petits pas, faisant trois révérences : elle lui présente une coupe de vin rosé qu'il boit à la santé des Rosati présents, passés et futurs. Tandis que Mette Tempête s'en retourne à reculons, Mette J. Pélissier apporte la rose à Dorchain qui respire trois fois la fleur d'or et l'accroche à sa boutonnière. Enfin, Melle G. Fromont reçoit le triple baiser traditionnel du récipiendaire sur la joue et sur les mains.

Très ému, Dorchain prononce alors son discours. Il a des paroles délicates pour remercier ceux qui ont concouru à la fête. Avec tout son cœur il dit son amour pour la cité natale et évoque en termes poétiques et frais les souvenirs de son enfance. Il chante les roses qui sont aujourd'hui à l'honneur avec lui. Ce discours lyrique, érudit, admirablement écrit, débité avec une chaleur et une fougue prenantes, est acclamé par la foule qui fait à l'orateur une délirante ovation.

Il convient de finir en unissant les charmes de la

musique à ceux de la poésie : l'Union Orphéonique et les élèves de l'Ecole de Musique entonnent le chœur A; Jeanne d'Arc, œuvre du compositeur Widor, sur un poème de Dorchain. Puis, tandis que les invités descendent de l'estrade, la Musique du 1er Régiment de Ligne joue la Marche Guerrière, de Richard, et enfin — naturellement — les Enfanté de Martin, le chant cambrésien.

La Fête des Roses est terminée... ou presque, car le soir, à, huit heures et demie, un concert sera donné au kiosque du jardin public, par les élèves et les professeurs de l'Ecole de Musique.

De cette journée charmante, tous, spectateurs et invités, emportèrent un souvenir délicieux. Dorchain ne cacha pas combien il avait été heureux et touché de l'hommage merveilleux qui lui avait été rendu;. les Rosati et les autres délégués s'en allèrent ravis de l'accueil qui leur avait été fait et chantant les louanges de Cambrai.

Hélas! au moment où se déroulait dans nos jardins cet intermède gracieux, un crime ensanglantait l'Europe : un archiduc d'Autriche était assassiné Sarajevo : un mois après, la guerre devenait imminente; deux mois plus tard, Cambrai était envahi par les Allemands : ills s'installaient en vainqueurs chez. nous, nous opprimaient sous leur joug durant quatre ans, nous forçaient alors à quitter notre ville, ne la quittaient eux-même qu'après en avoir détruit et incendié une partie : ce fut une cité en ruines, encore fumante, que les premiers revenus retrouvèrent à la fin de novembre 1918.

CHAPITRE XI

Dorchain et Cambrai (Suite)

L'Amicale de Cambrai et autres sociétés parisiennes. — La conférence de juin 1925 et le rapport du concours de poésie de décembre. — L'inauguration de la Salle des Concerts et l'Iiivooation à la Musique (3 mars 1929).

Au cours des quatre années de guerre, un rideau de fer et de feu nous sépara du reste de la France. Ceux de nos concitoyens qui habitaient Paris, se groupèrent en une association qui avait pour but de venir en aide aux Cambrésiens réfugiés dans la capitale, d'accueillir ceux qui avaient la chance d'être rapatriés par des trains d'émigrés, de concentrer les nouvelles apportées par ces derniers ou apprises de diverses façons, notamment par les correspondances des prisonniers.

Auguste Dorehain, bien entendu, fut le premier à s'inscrire dans cette association qui avait pour nom : l'Amicale de Cmnbrai. Il le disait lui-même, plus tard, dans une lettre qu'il adressa à l'auteur de cette notice à l'occasion de la publi-cation qu'il fit, en 1920, de son journal de guerre écrit au cours des quatre années d'occupation de Cambrai. Faisant allusion à ces pages, il nous écrivait :

« Ah J si vous aviez pu les transmettre, le premier vendredi de chaque mois, à nos malheureux concitoyens réfugiés ici, qui se réunissaient dans

l'arrière-salle d'un café du boulevard BonneNouvelle, pour entendre parler de leur ville ! C 'étaient les réunions de l'Amicale de Cambrai, dont le président était notre sculpteur Carlier. Combien rares, hélas ! étaient les renseignements qui avaient pu percer jusqu'à nous ! Ils étaient recueillis par les soins actifs de notre sénateur Bersez dont le dévouement aux Cambrésiens fut infatigable, et il nous les communiquait en les commentant : c'est ainsi qu'il fit plus d'une fois \* applaudir le nom de Monseigneur Chollet dont nous sûmes l'attitude, les paroles et les actes (en partie du moins) vis-à-vis des autorités boches. Etant avec M. Bersez l'un des vice-présidents d'honneur, je prenais souvent la parole pour remonter le moral de nos exilés, et notre secrétairegénéral, Félix Devignes, faisait de même. Mais l'essentiel, pour nos auditeurs, c'était, bien entendu, ce qu'on nous apportait de précis sur les événements, sur les personnes, sur la vie matérielle, et ses précisions étaient bien peu nombreuses. »

L'Amicale de Cambrai fut dissoute après la guerre ; mais Dorchain continua à faire partie des autres associations de Parisiens originaires de Cambrai ou du Nord : il était membre des Enfants de Martin, aux destinées desquels préside, avec tant de dévouement et de zèle souriant, le Docteur Léon Gernez ; en 1921, il passa à ce dernier la.

présidence de La Betterave, ce qui fut pour les sociétaires, d'entendre deux pâmants

discours.

Depuis l'armistice, Dorchain avait le vffL désir de .7

revoir Cambrai : « J'irai là-bas dès que ce sera possible, écrivait-il. Moi non plus, je ne retrouverai plus ma maison natale. Ils l'ont incendiée comme toutes celles du centre de la ville. »

Le 5 juin 1921 seulement, M. et Mme Dorchain réalisèrent leur vœu et revinrent dans notre ville où ils furent les hôtes de M. le docteur Dailliez. Le poète avait été invité à faire une conférence dans la salle des Fêtes de l'Institution Notre-Dame de Grâce, par M. le Supérieur, l'abbé Noël Delattre, qui le présenta, en termes éloquents et flatteurs, à la foule de ses auditeurs.

Dorchain avait choisi un sujet particulièrement élevé, bienfaisant et de circonstance après les horreurs de la guerre : La Mission de la France et les Poètes, et il le développa avec son talent, son imagination, son éloquence ordinaires, avec tout son cœur surtout : « La France, disait-il, est la seule nation qui ne soit pas égoïste, le seul peuple qui se soit senti, dans toute son histoire, la vocation de la délivrance universelle, qui ait été à la tête de croisades aussi bien que des volontaires de 1792, et des peuples unis en 1914 pour la défense du monde. Et ce rôle de la France, tous ses poètes l'ont exprimé, dès la chanson de Roland, et les plus grands poètes étrangers aussi ; car cela est dans Gœthe, dans Klopstock, dans Henri Heine, ces allemands supérieurs à leur race, comme dans d'Annunzio et dans Rudyart Kipling ; et il y a là de quoi nous rendre fiers et confiants à l'heure où, plus que jamais, nous avons besoin de croire en nous. »

Il fallait le goût exquis du Maître, sa connais-

sance approfondie de toutes les littératures pour aborder un sujet si vaste et si limité à la fois. Il fut vigoureusement applaudi, ainsi que Mme Dorchain qui voulut bien dire deux œuvres de son mari : Noël au camp et le Psaume de la Marne. M. le chanoine Boussemart, doyen de Saint-Gréry, se fit l'interprète de tout l'auditoire pour exprimer au conférencier nos remerciements et nos félicitations.

Le soir, un dîner intime fut offert par la Société d'Emulation à ses deux membres correspondants : c'était, hélas ! la dernière fois que nous devions voir Mme Dorchain.

Le 13 décembre 1925, le poète revenait seul : il avait accepté, cette fois encore, de faire le rapport du concours de poésie de l'Emulation. Sa femme, dont il ne pouvait s'empêcher de parler, et avec une immense douleur, n'était plus là pour lire les poèmes couronnés : il confia ce soin à l'une de ses interprètes qui l'entourait de vénération, Melle Suzanne Gonel, de l'Odéon, et elle déclama à merveille les vers des lauréats.

A la réunion suivante de l'Emulation, le 26 janvier 1926, notre cher compatriote fut nommé membre d'honneur de la Société.

Il. revint, pour la dernière fois, à Cambrai, le 3 mars 1929. Convié par la Municipalité à honorer de sa présence et de ses vers l'inauguration de la nouvelle Salle des Concerts, il accepta avec son empressement ordinaire et ,composa une pièce de circonstance qui n'a paru, croyons-nous, que dans les journaux locaux : elle mérite, d'autant plus,

d'être insérée ici qu'elle est, tout imprégnée d'un vif amour pour Cambrai.

INVOCATION A LA MUSIQUE

Cambrai, je te revois, ma ville bien aimée Où, comme au bord du nid chante le doux oiseau, Ma mère me chanta, de bonheur animée,

La première chanson qu'entendit mon berceau. Je vous entends aussi (ma mémoire est fidèle) Après la sombre porte ouvrant sur les faubourgs, Aux glacis des remparts ou de la citadelle, Stridences des clairons, roulement des tambours. Je les entends encore, ainsi que dans un rêve, Parmi l'or des colzas et le gris-bleu des lins, Quand dans le sol torride une brise se lève, Les battements rythmés de l'aile des moulins. Le soir tombe, et pourtant elle n'a pu se taire, La Musique des blés, des guérets, des sillons, Car voici que s'élève, humble adieu de la terre, Le crissement léger d'innombrables grillons. Mais la nuit est venue... Est-ce enfin le silence î Non, non, car dans l'enclos rustique de l'aïeul Dont la main me conduit, un chant nouveau s'élance, Merveilleux, des plus hautes branches d'un tilleul. Un autre, puis un autre à la cadence ailée, Aux modulations sans nombre et sans retour : Ce sont les rossignols qui dans l'ombre étoilée, Luttent de mélodie et d'ivresse et d'amour.

Souvenirs, souvenirs de ma lointaine enfance, Ah! que vous refluez aujourd'hui vers mon cœur, Quand vieilli, je reviens comme une récompense Respirer l'air natal qui vit mon âge en fleur! Puisque c'est la musique encor qui m'y ramène, Moi qui n'ai fait chanter que le clavier des vers, Sois bénie, ô musique humaine et surhumaine, Par qui s'exprime à nous le cœur de l'univers! Mais si la Poésie est sa sœur éternelle,

Qu'il soit béni d'abord le pays enchanté Où la Muse d'abord, m'emportant sur son aile, Ravit mon âme obscure à l'immense clarté.

0 Musique, âme du mystère,

Qui des vagues élans des cœurs Et des bruits confus de la terre Sut tirer des rythmes vainqueurs; Toi par qui s'ordonnent mes rêves Lorsque, la nuit, tu me soulèves Loin des lieux obscurs où je vis, Dont la lueur parfois m'inonde Et fait la jeunesse du monde Apparaître à mes yeux ravis.

Musique, vois nous, vois ces hommes : Même en ce beau jour assemblée, Peut-être ils sont ce que nous sommes, Divisés encore et troublés;

Pourtant pour soulever la barre Qui l'un de l'autre les sépare Ils voudraient rompre leurs liens... Efforts perdus, volontés vaines,

Car toujours le poids de leurs chaînes Les rive à la terre.... Alors, viens,

Viens, Musique, viens, délivrance !

Et soudain, loin du poids des corps, Vers l'amour et vers l'espérance Les âmes suivront les accords;

Les âmes déjà fraternelles, Echappant aux cloisons charnelles, S'embrasseront dès ce bas lieu,

Et plus haut, de par tes magies, D'ondes en ondes élargies Voleront à l'appel d'un Dieu 1

Consolatrice, exaltatrice,

Révélatrice, viens à nous!

Que tout chante et que tout fleurisse, Que l'homme à l'homme enfin soit doux! Par l'âpre combat des idées Les âmes sont désaccordées,

Mais rien n'est perdu si tu fais, Touchant chaque corde qui tremble, Vibrer ces mille cœurs ensemble Dans l'harmonie et pour la paix.

Viens 1 et pour cet accord sublime Ne cherche pas. d'autres accents Que ceux dont le génie anime Les rêves légers ou puissants!

C'est eux que nous voulons entendre,

C'est leur voix grave ou leur voix tendre Dans l'allégresse ou les douleurs...

0 Musique aux voix infinies,

Répands sur nous tes symphonies Comme un printemps répand ses fleurs.

Ces beaux vers, cet hymne à la Musique et à sa cité natale avaient encore resserré les liens de sympathie qui unissaient Auguste Dorchain à nos concitoyens : aussi l'annonce de sa mort imprévue et tragique fit-elle grande impression dans la ville où il ne comptait que des admirateurs et des amis.

M. Desjardins, maire, représenta Cambrai à ses funérailles, et l'Emulation y délégua son président, M. André Voituriez. M. le Maire redit avec émotion, dans son discours, le grand amour du poète pour sa ville natale, il-a grande admiration et la vive affection de sa ville natale pour le poète. (1)

Oui, Dorchain avait bien pratiqué cet attachement à la petite patrie dont il disait si délicatement : « L'amour du coin natal, c'est l'amour encore : ainsi quand il vient effleurer l'âme, les roses assoupies du souvenir délicieusement s'éveillent et refleurissent dans le silence et l'ombre de notre cœur. » (2)

(1) Le 11 juillet 1030, le Conseil Municipal de Cambrai décida de donner au Chemin d'Orne le nom de « rue Auguste Dorchain ».

(2) Cité par Albert-Emile Sorel : Auguste Dorchain, p. 10-11.

CONCLUSION

Tel fut Auguste Dorehain.

Excellent poète et grand honnête homme, ces deux mots peuvent le caractériser et résumer sa vie.

Des voix éloquentes l'ont dit, auprès -de son cercueil, le jour de ses funérailles.

M. René Doumic, Secrétaire perpétuel de l'Académie française, eut pour lui des paroles émues et admiratives dont nous citerons quelques-unes :

« Nous qui connaissions Auguste Dorchain, peutêtre n'avons-nous connu aucun écrivain qui réalisât plus complètement l'idée du poète. Car sa poésie, il la vivait, et son œuvre était toute noblesse et toute pureté... Il avait la paSsion de son art; il en savait comme pas un l'histoire et la technique, et son Art des vers est un traité excellent, de la doctrine la plus sûre, Où on ne saurait trop conseiller aux apprentis poètes d'aller apprendre leur métier. L'homme était exquis, toute bienveillance et toute douceur, une âme de cristal. A la vie qui n'avait pas réalisé tout ce qu'il en eût souhaité, il ne gardait pas rancune. Jamais un mot qui trahit une amertume. Il applaudissait à tous les succès ; il avait le goût du talent. Par-dessus tout, il avait l'amour de notre grande tradition littéraire... Nous continuerons d'aimer, en souvenir de vous, tout ce que vous avez aimé, l'harmonie des beaux vers, l'élévation des sen-

timents, l'amitié confiante, toutes les nobles choses auxquelles vous aviez consacré votre vie si cruellement abrégée. »

Et M. Pierre Marraud, ministre de l'Instruction publique, eomparait la gloire de Dorchain au sillage des astres qu'il a chantés : après avoir déclaré qu'allait lui revenir le constant et calme rayonnement dont sont récompensés les talents qui durent, il concluait en disant : « Je n'oublie pas que cette voix était celle d'un poète qui ne savait que chanter. La douceur était sa force et l'harmonie sa séduction. Quand les générations qui monteront derrière nous, auront ressaisi le sens de la vie, et avec lui les joies qu'elle donnera, elles devront savoir gré à Dorchain d'avoir enveloppé de hautes visions morales dans une poésie de pureté et d'harmonie. »

Espérons qu'il en sera ainsi et que les écrivains de l'avenir sauront écouter la voix de Dorchain car elle fut noble et belle.

Dans sa magnifique profession de foi Préceptes, à la fin de Vers la lumière, il trace au jeune poète la ligne de conduite qu'il doit suivre. Après lui avoir recommandé l'étude, la fréquentation des chefsd'œuvre des meilleurs écrivains et des penseurs, après l'avoir adjuré d'éviter dans sa vie les tristesses et l'ironie stérile, et d'y faire régner l'espérance, il le presse de bien vivre, de travailler à faire marcher l'humanité vers les -cimes. C'est à toi, poète, dit-il,

C'est à toi, si tu veux, de l'avancer d'un jour,

Sur ce chemin montant qui n'a point de retour,

Vers la Beauté, la Foi, l'Harmonie et l'Amour.

N 'est-ce pas ce que le Maître regretté a fait toute sa vie, par ses œuvres aussi bien que par ses exemples ? V '3

Il promettait dans une strophe ardente, la gloire à celui qui serait fidèle à cet idéal :

Chante donc des chants purs devant les purs autels,

Et les temps à venir les retrouveront tels,

Roulant de eœurs en coeurs en échos immortels.

Puisse ce souhait se réaliser pour lui! puisse la gloire qu'il n'a pas connue complète de son vivant, illuminer sa mémoire ; que ses beaux poèmes, conçus par un grand esprit et un grand cœur, écrits par

une plume probe et inspirée, surnagent dans^leflot pressé et mouvant de la production 1 contemporaine, et qu'ils soient, pour l'exalmt^h du Beau et du Bien, goûtés des générations È4 ncfuà

suivront,

Roulant de cœurs en cœurs en échos immortelsA.

BIBLIOGRAPHIE

ŒUVRES

La Jeunesse Pensive, poésies, Alphonse Lemerre, 1881, in-18. Réimpression dans le même format : deuxième édition, suivie de l'Odéon et la Jeunesse; A. Lemerre, 1883. Troisième édition (moins l'Odéon et la Jeunesse, mais augmentée d'un poème nouveau), A. Lemerre, 1893.

L'Odéon et la Jeunesse, à-propos en vers : Paris, A. Lemerre, 1882, 1 plaq. ln-18.

Alexandre Dumas, à-propos en vers : Paris, A. Lemerre, 1883, 1 plaq. in-18.

Conte d'Avril, comédie en quatre actes, en vers : Paris, A. Lemerre, 1885. Réimpressions dans le même format : Deuxième édition, Paris, A. Lemerre, 1885 (en italiques) ; Troisième et (quatrième) édition, avec modifications, sans date, Paris, A Lemerre; Cinquième (et sixième) édition, augmentée d'un appendice : Paris, A. Lemerre, sans date.

Maître Ambros, drame lyrique en quatre actes, (en collaboration avec François Coppée, musique de Ch. M. Widor), Paris, Au Ménestrel, Henri Hengel, 1886, in-18.

A Racine, à-propos en vers; Paris, A Lemerre, 1888, 1 plq. in-18.

Sans lendemain, poésie, Paris, A. Lemerre, 1890, 1 plq. in-18.

Vers la Lumière, poésies, Paris, A. Lemerre, 1894, in-18.

Rose d'Automne, comédie en un acte, en prose, Paris, A Lemerre, 1893, in-18.

Œuvres d'Auguste DOl'chain, poésies, 1881-1894. La Jeunesse pensive; Vers la lumière, Poésies diverses : Paris, A. Lemerre. Petite Bibliothèque littéraire 1895, in-12 couronne. Réimpression même collection, sans date.

Stances à Sainte-Beuve, à-propos en vers; Paris, A. Lemerre, 1898, 1 plq. in-18.

Ode à Michelet, à propos en vers; Paris, A. Lemerre, 1898, 1 plq. in-18.

Le Captif, nouvelle, traduite de Cervantès; Paris, A. Lemerre, collection Lemerre illustrée, illustr. de Paul Leroy, in-32, 1898.

Chant pour Léo Delibes, à-propos en vers; Paris, A. Lemerre, 1899, 1 plq. in-18.

Pour l'Amour, drame en quatre actes, en vers; Paris, A. Lemerre, 1901, in-18.

Le Puits, drame lyrique en deux actes. Imprimerie Nationale, 1902 (hors commerce).

L'Art des Vers, Paris, Bibliothèque des Annales Politiques et Littéraires, 1905, in-12. — Nouvelle édition revue et augmentée, Garnier, sans date.

Hymne aux Cloches de Pâques, Paris, A. Lemerre, 1915, 1 plq. in-18.

Le Psaume de la Marne, 1 plq. in-12, sans nom d'éditeur.

Pierre Corneille, Paris, Garnier, in-16, 1918.

(Les œuvres postérieures n'ont pas été éditées.)

ANTHOLOGIES

Collection Gowans's International Library. Paris, A. Perche; London et Glasgow, Gowans and Gray Edt. in-18. -it

Les cent meilleurs poèmes (lyriques) de la Langue française, 1905.

Les chefs-d'œuvre lyriques de Ronsard et de son école, 1907.

Les chefs-d'œuvre lyriques d'Alfred de Musset, 1907. Les chefs-d'œuvre lyriques d'André Chénier, 1908. Les chefs-d'œuvre lyriques de Malherbe, 1909.

Les chefs-d'œuvre lyriques de l'Ecole classique jusqu'à Chénier, 2 vol.

Les chefs-d'œuvre lyriques de Marceline DesbordesValmore, 1910.

Les chefs-d'œuvre lyriques d'Alfred de Vigny.

Les chefs-d'œuvre lyriques de Victor-Hugo.

Les chefs-d'œuvre lyriques de Lamartine, 1924. Anthologie des poètes de la Pléiade, 1929.

ÉDITIONS

Œuvres complètes d'Auguste Brizeux, Paris, Garnier, 4 vol. in-16, 1911.

Poésies complètes d'Alfred de Vigny, Garnier, 1 vol. in-16, 1925.

COLLABORATIONS

La Plume : Poésies et études littéraires (1878).

La Nouvelle Revue : Poésies (1879-1881).

La Revue Littéraire et Artistique : Amour de rencontre, nouvelle, 1881.

L'Artiste : Poésies, études littéraires (1882-1884).

Le Magasin Pittoresque : Etudes d'art : la Laitière, de Greuze; la Dolorosa, de Tolède; les Joueurs, de Caravage, la Ferme, d'Oudry, etc. (1898-1900).

La Revue Illustrée : Les Jacobites (1885) ; Le Signet dans la Bible nouvelle (1887) ; Rose d'automne, comédie (1890); les Vendanges au Mas de Bornier (1894), etc.

Les Lettres et les Arts : Le Prétendant CharlesEdouard (1886).

Le Monde Poétique : Poésies et critiques littéraires (1884-1889).

Revue des .Detix-Mondes : Préceptes, poème (1894). Les Annales Politiques et Littéraires : Notes de la Semaine, chroniques mensuelles, de 1899 à 1903. — L'Art des vers, 1903 et 1904. — Le Mois poétique, de 1905 à 1908.

L'Art du Théâtre : Etudes sur le Théâtre (publics populaires, Talma en Flandre; Le Mélodrame; Débuts et Sifflets; La Première du Roi Lear en 1783, etc.), de 1901 à 1905.

Bulletin de la Société de l'Histoire du Théâtre : Le Cabinet de Pierre Corneille (1904, 7e livraison).

L'Energie Française : Les Droits d'auteur au Canada (1905), Statues expiatoires (1907).

La Revue des Poètes : Poésies (passim), Souvenir sur Sully-Prudhomme (novembre 1'907), l'Idée de Patrie dans la Poésie Française, conférence faite à la Sorbonne (1907-1908).

La Revue Théâtrale : Le Fils du charpentier, conte de Noël, (Dec. 1900).

Le Figaro : Sully-Prudhomme (23 Mars 1907).

Le Gaulois du Dimanche : Les Grandes Amoureuses (15 Mars 1903).

Le Journal de l'Université des Annales : Conférences faites à l'Université : Ronsard, Les Poètes Lyriques des xviie et XVIIIe siècles, Marceline Desbordes-Valmore, Lamartine, Victor-Hugo, Alfred de Musset, Auguste Barbier (1907-1908).

Chronique de la Société des Gens de Lettres : Allocutions et discours (1905-1907).

Revue Générale des Sciences pures et appliquées : La Vie de Pasteur (15 Juillet 1901).

Revue Idéaliste, Revue Septentrionale, Supplément du Petit Journal, etc., passim.

Mémoires de la Société d'Emulation de Cambrai : Rapports des concours de poésié de 1904 1910, 1925.

OUVRAGES A CONSULTER

ENCYCLOPÉDIE LAROUSSE, Supplément aux articles Dorchain et Conte d'Avril.

Jules LEMAITRE : Impressions de Théâtre, vol. VI et IX, Paris, Lecène et Oudin, 1889, 1892, 1896.

Camille DOUCET : Rapports sur les prix de l'Académie Française, Paris, Didot, 1882, 1886, 1895.

F. M. ZANDRINO : Tre Poeti, Genova, Angelo Cimagno, 1897, et traduction française de Mario Panaizardi.

François COPPÉE : Mon Franc-parler, 2\* série. Chez les Poètes, Paris, Lemerre, 1896.

Gustave LARROUMET : Etudes de Littérature et d'Art, 3" série. Paris Hachette, 1895.

Adolphe BRISSON : Portraits intimes, 8e série. Paris, Colin, 1895.

G. DESCHAMPS : La Vie et les Livres, 2\* vol. Paris, Colin, 1895.

M. FOUQUIER : Profils et Portraits. Paris, Lemerre, 1896.

Eugène PINT.ARD : Auguste Dorchain et son œuvre. Lunel, Vignal, 1897.

Joseph UZANNE : Figures contemporaines, vol. V. Paris, H. Floury, 1900.

Georges RENARD : Critique de combat, 2\* vol. Paris, Perrin, 1900.

Emile TROLLIET: Médaillons de Poètes. Paris, Lemerre, 1901.

Eugène MOREL : L'Art dramatique et musical en 1901. Paris, Revue d'Art Dramatique, 1902.

Catulle MENDÈS : Rapport sur le Mouvement poétique français, de 1867 à 1900. Paris, Imprimerie Nationale et Fasquelle, 1903.

Henri CHANTA VOINE, dans l'Histoire de la Littérature Française, publiée sous la direction de Petit de Julieville, vol. VIII, Paris, Colin, 1893.

ARTICLES A CONSULTER

Auguste VITU : Article, le Figaro, 2 avril 1882. Paul BOURGET : Chronique dramatique, le Parlement, 1er mai 1882.

François COPPÉE : Article, la Patrie, 12 septembre 1885.

Armand SILVESTrtF, : Chronique, l'Estafette, avril 1882. Maurice BARRÉS : Chronique, la Vie moderne, octobre 1885.

Léon BERNARD-DEROSNE : Article, Gil Blas, 23 septembre 1885.

H. DE LAPOMMERAYE : Bulletin dramatique, le Paris, 27 septembre 1885.

Léon GANDERAX : Revue dramatique, Revue des DeuxMondes, 1" octobre 1885.

Louis LABAT : Auguste Dorchain, Nouvelle Revue Internationale, 31 août 1890.

Henri DE BORN 1ER : Revue dramatique, la Nouvelle Revue, 1er octobre 1885.

Henri-Louis MOLAND : Article, le Français, 26 octobre 1885.

Auguste SABATIER : Pour l'Amour, Journal de Genève, 18 mai 1894.

Gaston DESCHAMPS : La Vie Littéraire : Auguste Dorchain, le Temps, 12 août 1894.

F. FOUQUET : Profils Littéraires, M. Aug. Dorchain, l'Artiste, février 1896.

Auguste DORCHAIN : Félibres du Nord, les Annales, 18 juin 1899.

A.-E. SOREL : la Jeunesse Pensive, la Revue Bleue, 11 novembre 1899.

Ch. MÉRÉ : Etude littéraire : M. Aug. Dorchain, Revue des Poètes, décembre 1899.

Ad. LACUZON : Ecrans psychiques : Auguste Dorchain, la Revue Septentrionale, 5 février 1900.

Fernand RICHARD : Les Poètes de l'amour, Nouvelle Revue Internationale, 5 février 1900.

Adolphe BRISSON : Portraits intimes : Auguste Dorchain, le Temps, 18 avril 1901.

Adolphe BRissoN : Pour l'Amour, les Annales, 21 novembre 1901.

Gustave LARROUMET : Théâtre, le Temps, 22 avril 1901. J. DU TILLET : Pour l'Amour, Revue Bleue, 27 avril 1901.

A.-E. SOREL : Pour l'Amour, Journal des Débats, 3 mai 1901.

LuGNÉ-PoE : Pour l'Amo'Ul', Revue d'Art dramatique, mai 1901.

Anne OSMOND : Un poète de la femme, Auguste Dorchain, la Fronde, 20 mai 1901.

Jane MISME : Article, la Fronde, 21 juin 1901.

Léon BOCQUET: Les Poèmes, Le Beffroi, septemb. 1901. Léon BOCQUET : Auguste Dorchain, l'Echo du Nord, 13 juillet 1902.

Georges DUMESNIL : Psychologie de poètes, la Nouvelle Revue, 15 août 1899.

Edmond BLANGUERNON : Un poète septentrional, Auguste Dorchain, conférence faite à Lille, Essor Septentrional, 1904, février 1905.

Jules Bois : La Vie Littéraire, les Poètes, Gil Blas, 4 décembre 1905.

Max HELLER : M. Auguste Dorchain, Gil Blas, 17 décembre 1906.

Albert V ANDAL : Le Drapeau, le Gaulois, 2 janvier 1904.

Marcel BALLOT : La Vie Littéraire, l'Art des vers, Figaro, 20 novembre 1905.

Albert SOREL : A propos de Vers et de Poésie : l'Art des Vers, le Temps, 11 novembre 1905.

Emile FAGUET : L'Art des Vers, le Correspondant, 25 juillet 1906.

Florian PARMENTÏER : Le poète Auguste Dorchain, le Magazine illustré, Madame et Monsieur, 25 novemb. 1907.

E.-F. CAliLIER : Gens du Nord : Auguste D or chain, la Vie Arrageoise, 23 octobre 1910.

X... : L'Anthologie des oeuvres de Malherbe, d'Auguste Dorchain, Revue des Lectures, 1912, page 349.

Edmond PASQUIER : Les fêtes rosatiques de Cambrai. L'Union des jeunes, juillet 1914.

X... : Pierre Corneille, par Auguste Dorchain, Revue des Lectures, 1919, page 810.

Colette GÉNEAU DE LAMARLIERE : Une heure avec le poète Auguste Dorchain, le Nord littéraire et Artistique, mai-juin 1929.

Léon NÉEL : Auguste Dorchain à l'Odéon : la Revenante aux fleurs, Revue Septentrionale, décembre 1929, page 493.

G. LECIGNE : Portraits d'écrivains, Auguste Dorchain, Familia-Revue, 9 mars 1930.

Très nombreux articles parus dans la Presse parisienne, lors de la mort de Dorchain, en février 1930.

Edmond PASQUIER : A propos de la mort d'Auguste Dorchain. Ma Revue, mars 1930.

Edmond PASQUIER : Auguste Dorchain. La Proue, mfirs-avril 1930.

ICONOGRAPHIE

Peintures et Gravures :

Un petit portrait, peinture, par Paul CHABAS (1893). Un portrait, grandeur nature, pastel, par Paul LEROY (1894) ; — le même, lithographie par l'auteur, dans l'Artiste (1896), — gravé à l'eau forte pair L. MONZIÈS (en tête de l'édition elzévirienne des Œuvres d'Auguste Dorchain, (Lemerre), — gravé sur bois par D. QUESNEL (dans les Figures contemporaines, tirées de l'Album

Mariani, t. v. 1900), — gravé à l'eau forte par L. DAUTREY (édition de luxe du même ouvrage).

Portrait dans le tableau de Paul CHABAS : chez Alphonse Lemerre, à Ville d'Avray, 1895 (appartient à M. Alphonse Lemerre).

Portrait, peinture, par Charles TocHÉ, 1895. (Décoration murale de l'hôtel d'Alphonse Lemerre).

Portrait gravé sur bois, par S. Dupuy, dans la Plume, 1er novembre 1899.

Portrait au crayon, rehaussé d'aquarelle, par L.

DAvIDs, 1900.

Portrait gravé sur bois, Anonyme dans le Livre d'or des Annales politiques et littéraires, 1893.

Portrait-charge, par CHARVIC, dans la Silhouette, 22 mai 1892.

Médaillon gravé sur bois (d'après F. GILBAULT), par F. POYET, 1903.

Portraits d'après photographies : Revue des Poètes, décembre 1899 et Journal Officiel de l'Exposition de Lille, août 1902.

Sculptures :

Un buste bronze, par Denys PUECH, 1894.

Un buste bronze, par E.-J. CARLIER, 1900 (Musée de Cambrai).

.Médaffie- par Fernand GILBAULT, 1901 et médaillon 190^\

/ " \* Statuette, tar\CERNIGLIANI-MELILLI, 1904.

TABLE DES MATIÈRES -

Pages PRÉFACE, par M. René Doumic, de l'Académie

Française V AVANT-PROPOS IX CHAPITRE I. — Enfance et jeunesse (1857-1869).. 3 Naissance et premières années. Mort de M. Dorchain père. Le lycée de Rouen. L'exil à Gand. La classe de seconde et le père Boucq. Les études de Droit et le service militaire. Dorchain à 21 ans.

CHAPITRE II. — Les débuts littéraires (1879-1888) 13 Les premières œuvres. La Jeunesse Pensive (1881).

L'Odéon et la Jeunesse (1882). A Alexandre Dumas (1883). Conte d'Avril (1885). Maître Ambros (1886). Mariage (1887). A Racine (1888).

CHAPITRE III. — La période de maturité (1888-1901) 23 Vers la Lumière (1894). Rose d'automne (1895).

Poèmes de circonstance et articles de revues. Pour l'Amour (1901) : insuccès, opinion de Dorchain sur sa pièce.

CHAPITRE IV. — La période de maturité (suite)

. (1901-1918) 34 Le prix Emile Augier. Le Puits (1902). Conférences aux Annales. Anthologies diverses. L'Art des Vers (1905). Première candidature à l'Académie (1906).

Edition de Brizeux. Pour Lamartine. La rosette rouge (1913). Voyage en Roumanie (1914). Les années de guerre (1914-1918). L'Hymne aux Cloches de Pâques (1915). Le Psaume de la Marne (1918).

CHAPITRE V. — Les années d'épreuves (1918-1930). 44 Pierre Corneille (1918). Le prix Lasserre-Maiadré (1919). Mort de Madame Dorchain (1922). Edition d'Alfred de Vigny (1923). La Muse du Poussin (1926). Candidature à l'Académie et dernier échec " \*' (1927). La Revenante aux Fleurs (1929).

CHAPITRE VI. — La mort, les funérailles (6-11 îé/rifiï \* 1930) 7, 57

(

CHAPITRE VII. — L'homme 63 Portrait physique et moral. Son intérieur et son accueil. Ses qualités de cœur affection conjugale et familiale. Sa bonté pour les débutants.

CHAPITRE VIII.—Le poète......'. 70 Son inspiration et son idéal. Sa sensibilité. Sa foi.

Son imagination. Sa versification.

CHAPITRE IX. — Dorchain et Cambrai. 81 L'enfance : la boutique du grand-père, la chaumière des bisaïeuls, la maison de la marraine. La Société d'Emulation et les concours de poésie.

CHAPITRE X. — Dorchain et Cambrai (suite)..... 89 La Fête des Roses (28 juin 1914).

CHAPITRE XI. — Dorchain et Cambrai (suite) 96 L'Amicale de Cambrai et autres Sociétés parisiennes.

La Conférence de juin 1925 et le Rapport du Concours de poésie de décembre. L'Inauguration de la Salle des Concerts et l'Invocation à la Musique (3 mars 1929).

CONCLUSION .. 103 BIBLIOGRAPHIE ...... 106 Œuvres et collaborations de Dorchain. Ouvrages et articles à consulter.

ICONOGRAPHIE 113 TABLE DES MATIÈRES .. 115

A la même Librairie :

MGR CHOLLET, Archevêque de Cambrai. — Pro aris et focis, 5 volumes in-8° cour à 9 fr. — Quand ils étaient chez nous. Mon copie de lettres,

1 vol.

— La Prière sous les lauriers, 1 vol.

— Vers l'Avenir. Pour que la France se relève,

2 vol. : I. Comment les nations tombent; II. Comment les nations se relèvent.

— Vers l'Avenir. Nisi Dominus custodierit civitatem,

1 vol.

MGR CHOLLET. — Quelques retours à la foi,

1 vol. in-ISo 10 » LE CARDINAL LIÉNART. — L'Ame d'un Régiment : l'abbé Thibaut, aumônier du 1er B. I.; préface du colonel Frère; 1 vol. in-8° illustré 9 » NiCQ-DouTRELiGNE. — L'Ancien Cambrai, avec préface de C. Enlart. (Ouvrage honoré d'une souscription du Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts). Un album grand in-4°, comprenant 40 planches en phototypie avec texte.. 40 » LAMY (Charles), poète patoisant. — Pages choisies (précédées d'une préface par le chanoine E. Delval), l vol. in-8° avec portrait de l'auteur.. 12 » BÈGNE (Abbé). — Histoire de Notre-Dame de Grâce,

1 vol. gra.nd in-8° avec deux illustrations 10 » PASTOORS (Abbé). — Histoire de la Ville de Cambrai pendant la Révolution, 2 vol. in-8° raisin 25 » DRANSART (Abbé N.). — Ernest Delloye; notes biographiques, pages inédites, pages choisies,

1 vol. in-8° avec un portrait 6 » DEHATJT (Abbé). — Prêtres victimes de la Révolution dans le Diocèse de Cambrai, 1 vol. in-81 10 » DEHAUT (Abbé). — Le Grand Séminaire de Cambrai:

Un Siècle d'histoire (1807-1906), 1 vol. in-161 illustré 6 » IlÉGO (Abbé J.-B.). — Angélique Colpart; épisodes de la Terreur dans le Nord de la France. Roman historique, 1 vol. in-16° illustré .............. 2 >